Jiddu Krishnamurti

Le Journal de Krishnamurti

Traduit de l'anglais par Nicole Tisserand

Aux Éditions Buchet & Chastel (1978).

Ce JOURNAL s'étend sur une période de six semaines en 1973 et d'un mois en 1975.

Quatrième de couverture

La plupart des ouvrages de Krishnamurti reproduisent ses causeries et entretiens avec ses interlocuteurs et sont donc la transcription de ses paroles et non de ses écrits.

Très rares sont les livres rédigés de sa propre main. C'est le cas de ce JOURNAL et sa lecture revêt ainsi une importance capitale pour quiconque s'intéresse à J. Krishnamurti et à son enseignement.

Ce JOURNAL s'étend sur une période de six semaines en 1973 et d'un mois en 1975. Presque tous les textes débutent par une description de la nature, suivie d'un passage de son enseignement, qui révèlent de façon exemplaire, au jour le jour, son niveau de conscience. Au fil des pages, Krishnamurti parle de lui-même en se désignant par « il » ou « lui », et nous livre quelques souvenirs de sa propre enfance. Ce JOURNAL nous montre également à quel point son enseignement est inspiré par son rapport étroit avec la nature et combien est aigu son sens de l'observation. Beaucoup plus que ses autres livres, ce JOURNAL nous parle de Krishnamurti lui-même et c'est ce qui le rend exceptionnel.

Citation

« Le mot, aussi précis et fidèle que soit la description, ne renferme jamais l'intégralité de ce qu'il désigne. »

« La pensée peut fort bien assembler et organiser l'intérieur, elle n'en restera pas moins extérieure. Elle ne sera jamais novatrice, ne découvrira jamais le nouveau, car elle est aussi vieille qu'usée. La pensée n'est jamais libre. La liberté est au-delà de la pensée. L'amour ne se trouve dans aucune des activités de la pensée. Etre à soi-même sa propre lumière est lumière pour tous les autres. On est sa propre lumière lorsque l'esprit est libéré du défi et de la réaction, car il est alors en état d'éveil total, d'attention intégrale. »

« Tout ce que l'on effectue en vue d'une fin, en direction d'un but, n'est que de brève durée et devient pernicieux et commercial, vulgaire. En revanche, ce que l'on fait sans être poussé par une raison précise, une intention ou le désir d'un gain, n'a ni début ni fin. Cet abandon complet consiste à purifier l'esprit du "moi", de l'égo. »

Avertissement au lecteur

La plupart des livres de Krishnamurti sont des retranscriptions d'enregistrements de causeries, de dialogues, d'entretiens, de séances de questions/réponses. Seuls quelques livres ont été rédigés par Krishnamurti : les « Carnets », les « Commentaires sur la vie », la « Révolution du Silence », le « Journal », « le Dernier Journal » et les « Lettres aux écoles ».

Avant-propos par Mary LUTYENS

EN septembre 1973, Krishnamurti décida soudain de tenir un journal. Pendant près de six semaines, il le rédigea quotidiennement dans un carnet. Au cours du premier mois de cette période, il résida à Brockwood Park, dans le Angleterre, en Angleterre. Il s'installa ensuite à Rome. Il termina son journal dix-huit mois plus tard, lors d'un séjour en Californie.

Presque tous les textes de ce journal débutent par une description de scènes de la nature, qu'il connaît fort bien. Seules trois de ces descriptions, toutefois, font référence aux endroits où il se trouvait au moment de leur rédaction. Ainsi, la première page du journal décrit le bosquet du parc de Brockwood mais, dès la seconde page, il est évident qu'il parle de la Suisse. Ce n'est qu'en 1975, lorsqu'il sera en Californie, qu'il décrira de nouveau son environnement réel. Dans les autres parties de ce journal, il se souvient d'endroits dans lesquels il a vécu, avec une clarté qui témoigne de la parfaite netteté de sa mémoire dès qu'il s'agit du monde de la nature, comme de son sens aigu de l'observation. Ce journal nous apprend également à quel point son enseignement est lié à son contact intime avec la nature.

Tout au long du journal, Krishnamurti parle de lui-même à la troisième personne et, ce,faisant, nous donne de lui une vision qu'il avait tue jusqu'à présent.

Mary LUTYENS

Brockwood Park, 1973

Première visite

L'autre jour, en rentrant d'une longue promenade à travers champs, nous avons traversé le bosquet [1] qui se trouve près de la grande maison blanche. Dès que l'on pénétrait dans ce petit bois, on éprouvait immédiatement un intense sentiment de paix et de calme. Rien ne bougeait. Fouler ce sol, le parcourir, semblait un sacrilège ; parler, respirer même, étaient profanation. Les immenses séquoias étaient totalement immobiles. Les Indiens d'Amérique les nomment « les silencieux » et rien, en effet, n'altérait ce silence. Les chiens eux-mêmes avaient renoncé à chasser les lapins. Vous restiez vous aussi immobile, retenant votre souffle. Vous aviez l'impression d'être un intrus, car vous veniez de bavarder et de rire et, en vous engageant dans ce bosquet sans savoir ce qui s'y trouvait, vous avez reçu avec surprise le choc d'une félicité inattendue. Votre coeur battait moins vite, comme apaisé devant une telle splendeur, au centre même de ce lieu. Depuis, lorsque vos pas vous y conduisent, vous retrouvez cette beauté, ce calme, ce troublant silence. Et quoi qu'il advienne, la densité, la plénitude, l'innommable demeureront.

Nulle forme de méditation consciente n'est la véritable méditation et ne le sera jamais. Tenter de méditer délibérément n'est pas méditer. La méditation survient, on ne la provoque pas. Ce n'est pas un jeu de l'esprit, elle ne dépend ni du désir, ni du plaisir. Toute volonté de méditation porte en soi sa propre négation. Prenez simplement conscience de ce que vous pensez, de ce que vous faites - rien d'autre. Voir, entendre, c'est agir, sans que jouent les notions de récompense et de punition. Le savoir-agir passe par le savoir-regarder, le savoir-entendre. Toute autre forme de méditation mène inévitablement à la déception, à l'illusoire, car le désir aveugle.

La douce lumière du printemps baignait la terre et la soirée fut très agréable.

Brockwood Park, le 14 septembre 1973

☐ De nombreuses essences rares, y compris des séquoias, s'élèvent dans ce bosquet de Brockwood Park.

Deuxième visite

Il est bon d'être seul. Être loin du monde tout en parcourant ses chemins, c'est être seul. Être seul en remontant le sentier qui longe le torrent de montagne tumultueux, grossi par les crues et la fonte des neiges, c'est avoir conscience de cet arbre isolé, solitaire dans sa beauté. La solitude d'un homme dans la rue incarne la douleur de la vie. Il n'est jamais seul : lointain, serein et vulnérable. Être rempli de savoir engendre une infinie souffrance. L'impérieux besoin d'expression de soi, avec les frustrations et les souffrances que cela entraîne, voilà ce que personnifie l'homme qui marche dans les rues. Il n'est jamais seul. La tristesse est le mouvement de cette solitude.

Les pluies de printemps et la fonte des neiges avaient provoqué la crue de ce torrent. On entendait le bruit des gros rochers entraînés par la force du courant. Un grand pin d'au moins cinquante ans d'âge s'abattit dans les eaux. La route fut inondée. Le torrent était boueux, d'un gris ardoise. Les champs qui le surplombaient étaient couverts de fleurs sauvages, l'air était pur et c'était enchanteur. Sur les plus hautes collines, la neige n'avait pas encore fondu ; les glaciers et les pics montagneux étaient eux aussi enneigés. Ils conserveraient tout l'été leur blancheur.

C'était une matinée merveilleuse et l'on aurait pu marcher sans jamais s'arrêter, insensible à la raideur des pentes. L'air embaumait d'un parfum pur et puissant. Nul ne se trouvait sur ce sentier. Vous étiez seul au milieu des grands pins et des eaux bouillonnantes. Le bleu du ciel possédait cette teinte étonnante qui ne se trouve qu'en montagne. Vous le regardiez au travers des feuillages et des pins verticaux. Il n'y avait personne à qui parler et l'esprit n'était pas agité par de vains bavardages. Une pie noire et blanche s'envola non loin de là et disparut parmi les arbres. Le sentier s'écarta du torrent qui grondait et le silence devint profond, total. Ce n'était pas le silence qui succède au bruit, ni le silence qui s'opère au coucher du soleil, ou celui de l'esprit qui s'apaise. Ce n'était pas non plus le silence des musées et des églises. C'était là quelque chose qui n'avait pas le moindre rapport avec le temps et l'espace. Ce n'était pas le silence que l'esprit s'impose à lui-même. Le soleil était chaud et les ombres agréables.

Ce n'est que récemment qu'il prit conscience du fait que nulle pensée n'occupait son esprit durant ses longues promenades dans les rues grouillantes de monde ou le long des sentes désertes. Depuis son enfance, cela s'était toujours passé ainsi : son esprit était vide de toute pensée. Il regardait, il écoutait. Rien d'autre. Pensées et associations d'idées ne se produisaient pas en lui. Aucune image ne se formait. Il se dit un jour que c'était bizarre, singulier. Il tenta souvent de penser, mais nulle pensée ne survint. Durant ces promenades, qu'il fût seul ou accompagné, le mouvement de la pensée n'intervenait pas. C'est cela, être seul.

De gros nuages lourds et menaçants se formaient au sommet des pics enneigés ; il pleuvrait sans doute un peu plus tard mais pour l'instant, le soleil était intense et les ombres profondes. Ce parfum agréable flottait encore dans l'air, les pluies apporteraient une senteur différente. La route était longue pour redescendre au chalet.

Brockwood Park, le 15 septembre 1973

Troisième visite

A cette heure de l'aube, les rues du petit village étaient désertes mais, un peu plus loin, la campagne environnante regorgeait d'arbres, de prairies et de bruissements. Seule la rue principale était éclairée, tout le reste étant plongé dans l'obscurité. Il restait encore trois heures avant le lever du soleil. C'était un petit matin clair et étoile. Les sommets neigeux et les glaciers étaient toujours masqués par la nuit et tout le monde, ou presque, dormait encore. Il était impossible de rouler vite sur ces routes de montagne, étroites et sinueuses ; la voiture, toute neuve, était d'ailleurs en rodage. C'était une splendide automobile, rapide et de lignes harmonieuses. Le moteur, dans l'air matinal, tournait rond. Sur l'autoroute, la voiture donnait la mesure de sa perfection et là, progressant dans son ascension, elle négociait chaque virage en tenant fort bien la route. L'aurore révéla la forme des arbres et le tracé allongé des collines et des vignobles. La matinée allait être magnifique ; il faisait agréablement frais parmi les collines. Le soleil se leva, illuminant la rosée qui baignait les feuillages et l'herbe des prés.

Il avait toujours aimé la mécanique. Il savait démonter et remonter un moteur de voiture, le remettant en parfait état de marche. Lorsque l'on conduit, la méditation semble se produire de façon tellement naturelle. On a conscience du paysage, des maisons, des paysans dans les champs, de la marque des autres voitures et du ciel bleu au travers des feuillages. On n'a même pas conscience d'être en train de méditer ; cette forme de méditation a débuté il y a bien longtemps et se poursuivra éternellement. Le temps ne joue aucun rôle dans la méditation, non plus que le mot, qui est celui qui médite. Il n'existe pas de méditant dans la méditation et si tel est le cas, il ne s'agit pas de méditation. Le mot, la pensée, le temps, sont les instruments de la méditation et, comme tels, ils sont soumis aux modifications, aux allées et venues mentales. La méditation n'est pas une fleur qui fleurit puis se fane et meurt. Le temps est mouvement. Vous êtes assis sur la berge d'un fleuve, contemplant les eaux et tout ce que le courant entraîne avec lui. Dès lors que vous entrez dans l'eau, il n'y a plus de spectateur en vous. La beauté ne réside pas dans la façon dont on l'exprime ; elle surgit quand on abandonne le mot et l'expression de soi, la toile à peindre et le livre.

Que ces montagnes, ces prairies et ces arbres sont paisibles : la campagne tout entière baigne dans la lumière du matin qui s'écoule. Deux hommes se disputent avec force gestes, le visage empourpré. La route traverse une longue avenue d'arbres, et la tendresse du matin s'efface.

La mer s'étendait à vos pieds et le parfum de l'eucalyptus embaumait l'air. C'était un homme de petite taille, mince et noueux. Il était venu d'un pays lointain, la peau tannée par le soleil. Après quelques mots de salutation, il entreprit de critiquer. Qu'il est facile de critiquer lorsqu'on ignore la réalité des faits.

- Il se peut que vous soyez libre, déclara-t-il, et que vous viviez réellement tout ce dont vous parlez mais vous vivez physiquement dans une prison, édifiée et capitonnée par vos amis. Vous ignorez ce qui se passe autour de vous. Certaines personnes exercent une autorité, alors même que vous refusez cette forme de pouvoir.

Je ne suis pas certain que vous ayez raison sur ce point. Pour diriger une école ou toute autre forme d'institution il faut assumer une certaine responsabilité. Or, cela peut très bien se passer, et se passe effectivement, sans autoritarisme. L'autorité ne s'exerce qu'au détriment de la coopération, elle interdit que l'on discute ensemble de ce qui est en question. C'est ainsi que nous concevons le travail dans lequel nous sommes engagés. Voilà quelle est la réalité. Et si vous me permettez de le souligner, nul ne s'interpose entre moi-même et autrui.

- Ce que vous dites est d'une extrême importance. Tous vos écrits, toutes vos déclarations devraient être imprimés et diffusés par un petit groupe de personnes, aussi sérieuses que dévouées. Le monde est en train de se désintégrer et vous ne vous en rendez pas compte.

Là encore, je crains que vous ne soyez mal informé. A une certaine époque, un petit groupe prit la responsabilité de diffuser ce qui avait été dit. Aujourd'hui, de la même façon, un autre groupe assume la même tâche. Je vous ferai remarquer à nouveau que vous ignorez ce qu'il en est véritablement.

Il persista à faire diverses autres critiques, mais toutes se fondaient sur des suppositions et de vagues opinions. Sans entrer dans les justifications, on tenta de lui exposer la réalité des faits. Mais...

Que les êtres humains sont donc étranges.

Les collines s'estompaient dans le lointain et l'on était plongé dans le bruit de la vie quotidienne, les allées et venues, la douleur et le plaisir. Un arbre isolé sur un tertre conférait sa beauté à cette terre. Tout au fond de la vallée serpentait une rivière, et à côté d'elle passaient les rails du chemin de fer. Il faut se retrancher du monde pour percevoir la beauté de cette rivière.

Brockwood Park, le 16 septembre 1973

Quatrième visite

On éprouvait, en cette fin de journée, un sentiment de menace en marchant dans les bois. Le soleil se couchait et les palmiers solitaires se découpaient sur le ciel embrasé du couchant. Les singes, dans le figuier banian, se préparaient à y passer la nuit. Ce sentier n'était presque jamais fréquenté et l'on y rencontrait rarement un être humain. Les daims, aussi nombreux qu'apeurés, s'enfuyaient dans les épais fourrés. La menace planait, oppressante et envahissante : elle vous cernait de toutes parts, on ne pouvait éviter de regarder par-dessus son épaule. Nul animal dangereux ne se trouvait là, tous ayant quitté ces bois trop proches de la ville en pleine expansion. Et c'est avec soulagement que l'on retrouvait les rues bien éclairées. Mais le lendemain soir, les singes et les daims étaient de nouveau là et le soleil allait disparaître derrière la cime des arbres ; la menace avait disparu. Bien au contraire, arbres, fourrés et plantes sauvages vous faisaient bon accueil. Vous vous sentiez entouré d'amis, en parfaite sécurité, bienvenu. Les bois vous acceptaient et c'était chaque soir un plaisir que d'aller s'y promener.

Les véritables forêts sont différentes. On peut y courir un réel danger, non seulement à cause des serpents mais aussi parce qu'on sait qu'il y subsiste encore des tigres. Un après-midi que l'on se trouvait dans l'une d'elles, il s'y fit tout à coup un silence anormal. Les oiseaux cessèrent leurs pépiements, les singes s'immobilisèrent, la nature tout entière sembla retenir son souffle. On s'arrêta, immobile. Soudain, tout aussi brutalement, la vie reprit son cours. Les singes retournèrent à leurs jeux et à leurs provocations, les oiseaux entamèrent leurs jacasseries nocturnes et l'on comprit que tout danger était écarté.

Dans les bois et les bosquets où l'homme chasse les lapins, les faisans et les écureuils, il règne une atmosphère très différente. Vous pénétrez dans un monde où l'homme est déjà passé, avec son fusil et la violence qui lui est propre. Les bois perdent alors leur tendre fraîcheur, leur côté accueillant ; le murmure heureux et une certains beauté ont disparu.

Vous prenez soin de votre cerveau car il est unique, c'est quelque chose d'extraordinaire. Nulle machine, nul ordinateur ne peuvent lui être comparés. Il est si vaste, si complexe, ses capacités sont immenses, aussi subtiles qu'efficaces. C'est l'entrepôt de l'expérience, du savoir et de la mémoire. Toute pensée jaillit du cerveau. On lui doit la malfaisance, la confusion, les souffrances, les guerres, la corruption, les illusions, les idéaux, la douleur et la misère, ainsi que les majestueuses cathédrales, les exquises mosquées et les temples sacrés. Ses capacités, tant passées qu'actuelles, sont stupéfiantes. Pourtant il est un domaine dans lequel il est apparemment impuissant : il ne parvient pas à modifier radicalement son comportement dans sa relation à un autre cerveau, à un autre être. Ce comportement, ni punition ni récompense ne semblent pouvoir le modifier et le savoir ne paraît pas non plus capable de transformer sa conduite. Le « moi » et le « vous » demeurent. Le cerveau ne comprend jamais que le moi est le vous, que l'observateur est l'observé. Son amour porte en germe sa dégénérescence, son plaisir débouche sur la douleur, les dieux de ses idéaux le détruisent. Sa liberté est sa propre prison. Le cerveau a été éduqué, conditionné, à la vie dans cette prison. Il ne cherche qu'à la rendre plus confortable, plus agréable. Votre cerveau est unique, prenez en soin, ne le laissez pas se détériorer. Il est si facile de l'empoisonner.

Il avait toujours eu conscience de cette étonnante absence de distance entre lui-même et les arbres, les fleuves et les montagnes. Il n'avait rien fait pour entretenir cet état de choses : cela ne se cultive pas. Entre lui et autrui ne s'élevait jamais le moindre mur. Ce qu'on pouvait lui faire, ce qu'on pouvait lui dire ne semblait jamais le blesser, de même

que la flatterie ne l'atteignait pas. Quoi qu'il pût advenir, il demeurait totalement inaltérable. Il n'était pas replié sur lui-même, ni distant, mais semblable aux eaux du fleuve. Il pensait très rarement et jamais lorsqu'il se trouvait seul. Son cerveau faisait preuve d'activité lorsqu'il parlait ou écrivait mais, dans les autres cas, seuls régnaient le calme et l'activité immobile. Le mouvement participe du temps ; l'activité n'en fait pas partie.

Cette étrange activité, dépourvue de direction précise, semble avoir lieu que l'on dorme ou que l'on soit éveillé. Il lui arrive souvent de se réveiller en étant engagé dans cette activité de méditation. Un processus de cet ordre est à l'œuvre la plupart du temps. Il ne le combattit ni ne le favorisa jamais. L'autre nuit, il s'éveilla, l'esprit totalement vif. Il eut l'impression qu'une sorte de boule de feu, de lumière, s'introduisait dans son cerveau, jusqu'en son centre même. Il l'observa objectivement pendant un certain temps, comme si cela arrivait à quelqu'un d'autre. Il ne s'agissait pas d'une illusion, d'une création de son esprit. Le jour se levait et, par les rideaux entrouverts, il apercevait les arbres.

Brockwood Park, le 17 septembre 1973

Cinquième visite

Cette vallée est restée l'une des plus belles. Cernée par les collines, elle est remplie d'orangeraies. Naguère, les maisons étaient rares parmi les arbres et les vergers mais aujourd'hui, elles abondent. Les routes sont plus larges, la circulation plus dense, le bruit plus intense, surtout dans la partie ouest de la vallée. Seuls les collines et les hauts sommets demeurent semblables, intouchés par l'homme. De nombreuses pistes mènent aux cimes des montagnes, que l'on parcourait interminablement. On y rencontrait des ours, des serpents à sonnettes, des daims et même, un jour, un lynx. Il se trouvait là, au bas de la piste étroite, se frottant aux rochers et aux troncs des arbres, ronronnant de plaisir. Le vent venait du canyon, à contresens et, de la sorte, on pouvait s'approcher assez près de lui. Il semblait vraiment très heureux, enchanté du monde dans lequel il vivait. Sa courte queue était dressée, ses oreilles pointues bien droites, son pelage brun vif et brillant. Il n'avait nulle conscience du fait que quelqu'un se tenait derrière lui, à quelques cinq ou six mètres. Nous avons tous deux descendu la piste pendant près d'un kilomètre, aucun de nous ne faisant le moindre bruit. C'était vraiment un animal splendide, gracieux comme un elfe. Un petit ruisseau apparut devant nous et, pour ne pas l'effrayer, nous avons murmuré quelques paroles apaisantes. Il ne se retourna pas, cela eut été une perte de temps, mais bondissant comme l'éclair, il disparut en quelques secondes. Nous avions néanmoins été amis pendant un temps considérable.

Le parfum des orangers en fleurs embaume la vallée, de façon presque suffocante, surtout en début et en fin de journée. Il se répandait partout, dans la pièce et sur chaque coin de terre, et le dieu des fleurs bénissait cette vallée. Il ferait vraiment très chaud durant l'été, c'était l'une de ses caractéristiques. Il y a bien des années, lorsque l'on s'y rendait, il y régnait une merveilleuse atmosphère ; elle existe toujours, mais à un moindre degré. Les êtres humains sont en train de la gâcher comme ils semblent gâcher la plupart des choses. Tout sera comme avant. La fleur se fane et meurt mais finit par renaître dans toute sa splendeur.

Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi les êtres adoptent des comportements erronés, tombent dans la corruption, affichent une attitude inconvenante faite d'agressivité, de violence et de duplicité ? Il ne sert à rien d'en rendre coupable le milieu social, la culture ou les parents. Nous cherchons à faire endosser la responsabilité de cette dégénérescence à d'autres que nous-mêmes, ou à certaines circonstances. Les explications et les causes constituent un moyen facile de s'en sortir. Les anciens hindous en appelaient au karma : on récolte ce que l'on a semé. Les psychologues accusent les parents et ce qu'en disent les gens soi-disant religieux repose sur leurs dogmes et leurs croyances. Mais la question reste posée.

Il existe néanmoins d'autres êtres, nés généreux, attentionnés, responsables. Leur environnement ou les diverses pressions qu'ils subissent ne les modifie pas. Au plus fort du tumulte, ils demeurent semblables à eux-mêmes. Pourquoi ?

Les explications n'ont pas grande signification. Ce sont des fuites devant la réalité de ce qui est. Ce qui est, voilà ce qui importe réellement. On peut opérer une transformation radicale de ce qui est en utilisant l'énergie gâchée en explications et en recherche des causes. L'amour ne se trouve ni dans le temps ni dans l'analyse, encore moins dans les regrets ou les récriminations. L'amour est là quand le désir de l'argent, d'une situation sociale a cessé, quand les ruses fallacieuses du soi ont disparu.

Brockwood Park, le 18 septembre 1973

Sixième visite

La mousson était là. La mer semblait presque noire sous les lourds nuages sombres et le vent déchirait les arbres. Il allait tomber pendant quelque temps des pluies torrentielles, puis cela s'interromprait une journée ou deux et reprendrait de plus belle. Les grenouilles coassaient dans toutes les pièces d'eau et les senteurs agréables exhalées par la pluie parfumaient l'air. La terre était de nouveau propre, purifiée, et en quelques jours tout devint étonnamment vert. La végétation poussait presque sous vos yeux. Le soleil apparaissait et tout, sur la terre, scintillait. Des chants résonnaient de bonne heure le matin, et les petits écureuils semblaient être partout à la fois. Des fleurs à perte de vue, le jasmin, la rose et le souci, fleurs sauvages et fleurs cultivées.

Un jour, sur la route qui mène à la mer, un groupe d'enfants chantait, marchant sous les palmiers et les épais pithécolobiums, le regard attiré par un millier de choses. Ils paraissaient tellement heureux, remplis d'innocence et d'ignorance de ce monde. Une petite fille nous reconnut, s'avança en souriant et nous fîmes un bout de chemin ensemble, main dans la main. Aucun de nous ne dit un mot et, arrivés devant sa maison, elle salua et disparut à l'intérieur. Le monde et la famille la briseront, elle aura des enfants à son tour, pleurera sans doute sur leur compte et, dans ce monde de duplicité, ils seront détruits eux-aussi. Ce jour-là, cependant, elle était heureuse et eut envie de partager son bonheur en donnant la main à quelqu'un.

Lorsque les pluies eurent cessé, retournant sur cette même route au moment où le couchant embrasait le ciel, nous avons dépassé un jeune homme portant un pot de terre où brûlait une flamme. Il était nu à l'exception d'un pagne fort propre qui lui serrait les reins et, derrière lui, deux hommes transportaient un cadavre. Tous trois étaient des brahmanes, lavés de frais et se tenant parfaitement droits. Le jeune homme portant le feu devait être le fils du défunt. Ils marchaient tous d'un bon pas. Le cadavre allait être incinéré sur quelque banc de sable retiré. Tout cela était d'une telle simplicité, au contraire des corbillards luxueux, noyés sous les gerbes de fleurs, suivis d'une longue file de voitures rutilantes ou de personnes endeuillées accompagnant le cercueil : que ce spectacle est donc empreint d'une sinistre noirceur. Il arrive aussi que l'on croise un cadavre, jeté à l'arrière d'une bicyclette et couvert comme le veut la décence, que l'on conduit jusqu'au fleuve sacré pour y être brûlé.

La mort est partout et nous ne savons pas vivre avec elle. Nous la tenons pour une chose ténébreuse et effrayante qu'il convient d'écarter, dont il ne faut pas parler. Qu'elle reste surtout bien loin, derrière la porte fermée. Mais elle est toujours présente. C'est dans la mort que réside la beauté de l'amour, mais nous ignorons et l'un et l'autre. La mort est douleur, l'amour est plaisir, et tous deux nous semblent inconciliables : on s'accroche à cette division, qui est génératrice de souffrance et d'angoisse. Cette division et cet inévitable conflit existent de toute éternité. La mort sera toujours présente chez ceux qui ne comprennent pas que l'observateur est l'observé, qu'expérimentateur et expérimenté ne font qu'un. C'est comme un vaste fleuve dans lequel l'homme se débat, avec tous ses biens matériels, sa vanité, ses douleurs et son savoir. A moins qu'il ne laisse au fond du fleuve tout ce qu'il a accumulé et nage jusqu'à la berge, la mort sera toujours devant sa porte, à l'attendre et le surveiller. Lorsqu'il quitte le fleuve, il n'y a pas de berge, la rive est le mot, l'observateur. Il a tout quitté, le fleuve comme la berge. Car le fleuve c'est le temps et les berges les pensées d'ordre temporel : le fleuve symbolise le mouvement du temps et la pensée participe de ce mouvement. Lorsque l'observateur laisse derrière lui tout ce qui le constitue, il n'y a plus d'observateur. Gela n'est pas la mort : c'est l'intemporalité. C'est un état inconnu, car la connaissance participe du temps. On ne peut en faire l'expérience : la récognition est d'ordre temporel. Se libérer du connu, c'est se libérer du temps. L'immortalité n'est pas le mot, le livre, l'image que l'on a associés. L'âme, le « moi », l' atman est le fruit de la pensée, elle-même produit du

temps. Lorsque le temps est aboli, la mort l'est aussi. Ne demeure que l'amour.

Le ciel du coucharit s'assombrissait uniformément et, juste au-dessus de l'horizon, la nouvelle lune se levait, fragile, émouvante et douce. Sur la route, tout semblait fugace : le mariage, la mort, le rire des enfants et les sanglots de l'adulte. Une étoile isolée scintillait près de la lune.

Brockwood Park, le 19 septembre 1973

Septième visite

Le fleuve, ce matin-là, était particulièrement beau. Le soleil se levait tout juste derrière les arbres et le village blotti parmi eux. Dans l'air immobile, pas une ride ne troublait la surface de l'eau. La journée serait torride mais, pour l'instant, il faisait encore frais et un singe solitaire prenait le soleil. Il était toujours seul, toujours au même endroit, grand et massif. Il disparaissait dans la journée, pour revenir de bon matin se percher sur ce tamarinier : dès qu'il commençait à faire chaud, l'arbre semblait l'engloutir. Des gobe-mouches d'un vert doré s'étaient posés sur le parapet, près des colombes, et sur les hautes branches d'un autre tamarinier se tenaient des vautours. Tout était immensément tranquille et, assis sur un banc, on oubliait le monde.

Revenant de l'aéroport par une route ombragée où, parmi les branches, les perroquets verts et rouges lançaient leurs cris rauques et perçants, une sorte de gros ballot apparut devant nous. Comme la voiture s'en rapprochait, il s'avéra qu'il s'agissait d'un homme presque nu, gisant sur le bord de la route. La voiture s'est arrêtée et nous sommes descendus. Son corps grand et large contrastait avec la petite taille de sa tête ; au travers des feuillages, il regardait fixement le ciel étonnamment bleu. Nous avons voulu voir ce qu'il regardait si intensément : le ciel, au-dessus de la route, était vraiment bleu et les feuillages véritablement verts. Cet homme était infirme et l'on disait que c'était l'un des idiots du village. Il resta parfaitement immobile et la voiture manœuvra prudemment pour éviter de le heurter. Les chameaux avec leur chargement et les enfants bruyants passèrent près de lui sans lui accorder la moindre attention. Un chien fit un détour pour s'en écarter. Les perroquets poursuivaient leur tapage. Les champs desséchés, les villageois, les arbres, les fleurs jaunes, chacun luttait pour sa propre existence. Dans ce pays sous-développé, personne, aucune organisation, ne s'occupait d'êtres de ce genre. Les eaux sales s'écoulaient à l'air libre, parmi la crasse et la multitude humaine, tandis que le fleuve sacré suivait son cours. La tristesse de la vie s'exprimait en toutes choses et dans le ciel bleu, tout là-haut, les vautours aux vastes ailes, tournoyant sans paraître faire un mouvement, planaient inlassablement, attendant et surveillant.

Que signifient santé mentale et folie ? Qui est fou et qui ne l'est pas ? Les hommes politiques sont-ils sains d'esprit ? Les prêtres sont-ils fous ? Est-ce faire preuve de bonne santé mentale que d'adhérer à des idéologies ? Nous-mêmes, qui sommes soumis à différentes formes d'autorité, façonnés et conditionnés par tout cela, sommes-nous sains d'esprit ?

Qu'est-ce que la santé mentale ? Être entier, unifié, ne pas agir ni vivre aucune forme de relation dans le morcellement, la fragmentation, telle est l'essence de la santé mentale. C'est être en état de complétude, en bonne santé physique, et ainsi participer du sacré. Être fou, déséquilibré, atteint de névrose, de psychose, de schizophrénie ou de ce que vous voudrez, c'est être morcelé, divisé, en rupture avec ses actes et le mouvement des relations qui constituent l'existence. Susciter l'antagonisme et la division, ce à quoi se consacrent les hommes politiques qui vous représentent, c'est cultiver et alimenter la folie, qu'il s'agisse de dictateurs ou de ceux qui ont pris le pouvoir au nom de la paix ou de toute autre forme d'idéologie. Quant au prêtre, examinons l'univers de la prêtrise. Il s'interpose entre vous et ce que vous tenez tous deux pour la vérité, le sauveur, le dieu, le ciel, l'enfer. Il est le porte-parole, le représentant ; c'est lui qui possède les clés du paradis. Il a conditionné l'homme par le biais de la croyance, du dogme et du rituel. C'est un véritable propagandiste. Il a réussi à vous conditionner parce que vous recherchez l'apaisement, la sécurité et que vous redoutez le lendemain. Les artistes, les intellectuels, les scientifiques, tant admirés et flattés, sont-ils sains d'esprit ? Ou bien vivent-ils dans deux mondes différents, l'univers des idées et de l'imaginaire avec leurs formes d'expression compulsionnelles, en étant

totalement séparés de leur vie quotidienne, de ses peines et de ses joies ?

Le monde qui vous entoure est morcelé, votre être est lui aussi fragmentaire et cela s'exprime dans le conflit, la confusion mentale et la souffrance : vous êtes ce monde et ce monde est vous. Vivre et agir sans conflit, c'est cela la santé mentale. L'action et l'idée sont contradictoires. Voir, comprendre réellement, c'est agir, mais passer d'abord par l'idéation pour agir ensuite en fonction des conclusions est un comportement totalement erroné, générateur de conflits. Celui qui analyse est lui-même l'analysé. Lorsque celui qui analyse se considère comme différent de ce qu'il analyse, il donne naissance au conflit qui porte en germe le déséquilibre. L'observateur est l'observé. Là est la santé mentale, la plénitude. Ce qui participe du sacré est amour.

Brockwood Park, le 20 septembre 1973

Huitième visite

Il est bon de se réveiller sans aucune pensée, sans aucun des problèmes qui en découlent. L'esprit est alors reposé, il a restauré son ordre intérieur. C'est en cela que le sommeil revêt une telle importance. Ou bien l'esprit remet de l'ordre dans ses rapports et ses actes pendant les heures de veille, ce qui lui permet de trouver un repos complet pendant le sommeil, ou bien il tente de régler ses affaires à sa propre satisfaction durant le sommeil. Au cours de la journée, d'autres perturbations auront lieu, dues à de nombreux facteurs, et lors du sommeil l'esprit fera de son mieux pour s'extraire de toute cette confusion. L'esprit, le cerveau, ne peut fonctionner efficacement, objectivement, que si l'ordre règne. Le conflit sous toutes ses formes symbolise le désordre. Rendez-vous compte de ce que le cerveau endure chaque jour de sa vie : il s'efforce de rétablir l'ordre pendant le sommeil, et se heurte au désordre dès le réveil. C'est le conflit de la vie, qui se pose quotidiennement. L'esprit a un besoin vital de sécurité, la contradiction et la confusion le menacent. Alors il essaie de parvenir à cette sécurité au moyen de solutions névrotiques, mais le conflit s'intensifie. L'ordre consiste à transformer cette gabegie, à y mettre fin. Lorsque observateur et observé ne font plus qu'un règne un ordre parfait.

Dans le petit chemin tranquille et ombragé qui longe la maison, une petite fille pleurait toutes les larmes de son corps, comme seuls les enfants savent le faire. Elle devait avoir cinq ou six ans et n'était pas très grande pour son âge. Elle était assise par terre, le visage inondé de larmes. Il s'accroupit près d'elle et lui demanda ce qui s'était passé, mais elle sanglotait tant qu'elle ne put répondre. Peut-être avait-elle été battue, avait-elle cassé son jouet favori ou s'était-elle entendu refuser d'un ton sec quelque chose dont elle rêvait. La mère sortit de la maison, empoigna la petite fille et l'entraîna à l'intérieur. Elle ne lui avait même pas accordé un regard, car c'était un étranger. Quelques jours plus tard, il repassa par ce petit chemin. La fillette sortit de la maison, toute souriante, et fit quelques pas avec lui. La mère avait dû lui donner la permission de se promener avec un étranger. Il revint souvent dans ce petit chemin, et la fillette, suivie de son frère et de sa sœur, sortait pour venir le saluer. Parviendront-ils un jour à oublier leurs souffrances et leurs blessures, ou finiront-ils par édifier peu à peu des résistances et des fuites ? Conserver à jamais la trace de ces blessures semble être le propre de la nature humaine, et c'est à partir de cela que les actes des hommes sont déformés. Est-il possible que l'esprit de l'homme ne soit jamais blessé, jamais atteint ? Ne pas être blessé, c'est être innocent. Si personne ne vous fait de mal, très naturellement, vous n'en ferez pas à autrui. Cela est-il possible? La civilisation dans laquelle nous vivons laisse des plaies vives dans l'esprit et le cœur. Le bruit et la pollution, l'agressivité et la rivalité, la violence et l'éducation, tous ces fléaux et bien d'autres sont des facteurs de souffrance. Or, il nous faut bien, pourtant, vivre dans ce monde de brutalité et d'opposition : nous sommes ce monde et ce monde est nous. Qu'est-ce qui en nous est blessé ? C'est l'image que chacun de nous a édifiée de lui-même. Curieusement, ces images sont identiques dans le monde entier, à quelques modifications près. L'image que vous avez de vous-même est semblable, dans son essence, à celle de l'homme vivant à des milliers de kilomètres de là. Vous êtes donc cet homme, ou cette femme. Vos blessures sont celles de milliers d'êtres : vous êtes l'autre.

Est-il possible de n'être jamais blessé ? Là où est une plaie n'est pas l'amour. S'il existe une blessure, c'est que l'amour n'est que simple plaisir. Lorsque vous découvrez par vous-même combien il est merveilleux de ne pas se sentir blessé, alors seulement les traces des blessures passées disparaissent. Dans la plénitude du présent, le passé n'est plus un fardeau.

Il ne s'était jamais senti offensé, blessé, bien qu'il ait connu flatteries et insultes, menaces et sécurité. Ce n'est pas qu'il ait été insensible, inconscient, mais il n'avait pas

élaboré la moindre image de lui-même, ne tirait pas de conclusions et n'adhérait à aucune idéologie. L'image permet la résistance et lorsqu'elle n'existe plus, la vulnérabilité se fait jour, exempte de blessure. On ne peut décider de devenir vulnérable, ou de cultiver sa sensibilité, car on ne fait alors que chercher et découvrir une autre forme de cette même image. Il s'agit de comprendre ce mouvement dans sa totalité, et non point seulement au niveau intellectuel, mais de façon pénétrante, lucide et directe. Prenez conscience de cette structure dans son entier, sans la moindre réserve. On ne peut éviter d'élaborer des images qu'en percevant la réalité de ce processus, dans toute sa vérité.

Brockwood Park, le 21 septembre 1973

Neuvième visite

Une femme chantait dans la pièce voisine. Elle possédait une voix merveilleuse et les quelques personnes qui l'écoutaient étaient transportées. Le soleil se couchait parmi les manguiers et les palmiers, tons chauds d'or et de vert. Elle interprétait un chant de dévotion et sa voix devenait plus riche, plus veloutée. Écouter est un art. Que l'on écoute de la musique classique occidentale, ou cette femme en s'asseyant sur le sol, on est envahi d'un sentiment romantique ; ou alors les souvenirs du passé et les associations de la pensée modifient rapidement votre humeur, ou encore le futur vous apparaît de façon prémonitoire. On peut aussi écouter sans le moindre mouvement de pensée, dans une totale immobilité mentale, du plus profond du silence.

Être à l'écoute de sa pensée, du merle sur la branche ou de ce qui se dit, sans qu'intervienne la réaction de la pensée, suscite une signification totalement différente de celle qui naît du mouvement de la pensée. Tel est l'art d'écouter, de dispenser une attention absolue : il n'existe pas de centre qui écoute.

Le silence des montagnes est empreint d'une profondeur que ne possède pas celui des vallées. Chacun d'eux renferme une qualité spécifique. Le silence qui règne parmi les nuages et celui qui règne entre les arbres sont eux aussi de nature différente. Le silence qui sépare deux pensées est incommensurable ; le silence du plaisir et celui de la peur sont des réalités tangibles. Le silence artificiel que peut fabriquer la pensée porte en lui la mort. Le silence qui intervient entre deux bruits est absence de bruit mais n'est pas silence, tout comme l'absence de guerre n'est pas la paix. Le sombre silence d'une cathédrale, d'un temple, procède de leur beauté séculaire, qui est l'œuvre de l'homme. Existent aussi le silence du passé et du futur, le silence du musée et celui du cimetière. Mais rien de tout cela n'est le véritable silence.

Un homme était assis sur la berge du fleuve magnifique. Il y resta plus d'une heure, immobile. Il venait là tous les matins, après ses ablutions. Il psalmodiait ensuite en sanscrit pendant un certain temps, perdu dans ses pensées. Il ne paraissait pas être gêné par le soleil, du moins en cette heure matinale. Un jour, il vint me parler de la méditation. Il n'appartenait à aucune des écoles de méditation, qu'il estimait inutiles, dépourvues de signification. Il était célibataire, vivait seul et avait rejeté depuis longtemps les choses de ce monde. Il avait maîtrisé ses désirs, modelé ses pensées et menait une vie de solitaire. Nulle amertume, vanité ou indifférence en lui : il avait oublié tout cela depuis bien des années. Seules importaient pour lui la méditation et la réalité. Tandis qu'il parlait, à la recherche du mot juste, le soleil se coucha et un profond silence nous enveloppa. Il interrompit son discours. Quelques instants plus tard, lorsque les étoiles furent toutes proches de la terre, il déclara : « Voici quel est le silence que j'ai cherché partout, dans les livres, auprès des maîtres et en moi-même. J'ai trouvé bien des choses, mais cela, jamais. Ce silence est survenu sans qu'on le recherche, sans qu'on le sollicite. Ai-je perdu ma vie pour des choses sans importance ? Vous n'avez pas idée de ce que je me suis imposé : les jeûnes, les privations, la pratique de la vertu. J'en ai compris l'inanité il y a longtemps, mais je n'ai jamais été en présence d'un tel silence. Que dois-je faire pour le conserver, pour me maintenir en lui, le laisser habiter mon cœur ? Je suppose que vous allez me répondre de ne rien faire, car la volonté est inopérante en ce domaine. Mais dois-je continuer à parcourir le pays, dans cet esprit de répétition, de maîtrise ? En ce moment, pendant que je suis assis ici, j'ai une pleine conscience de ce silence sacré ; à travers lui je vois les étoiles, les arbres, le fleuve. Bien que je perçoive et ressente tout ceci, pourtant, je ne suis pas vraiment là. Gomme vous l'avez déclaré l'autre jour, l'observateur est l'observé. Je comprends enfin ce que cela signifie. La béatitude que je recherche ne se trouve nullement par la quête. Il est temps que je parte. »

Brockwood Park, le 22 septembre 1973

Dixième visite

Il était debout au bord du fleuve, seul. Ce fleuve n'était pas très large et il apercevait quelques personnes sur la rive opposée. Auraient-elles conversé d'une voix forte qu'il eût sans doute entendu leurs propos. A la saison des pluies, le fleuve allait se déverser dans l'océan. Il avait plu depuis plusieurs jours et le fleuve, traversant des étendues de sable, avait rejoint la mer. On pouvait de nouveau se baigner dans ses eaux, lavées et purifiées par les pluies. Un long îlot étroit y faisait surface, sur lequel poussaient de verts fourrés, quelques arbres de petite taille et un unique palmier. Lorsqu'il n'était pas en crue, le bétail le traversait pour aller paître sur ce banc de terre. C'était un fleuve agréable, bienveillant, et cette impression était particulièrement sensible ce matin-là.

Il était debout au bord du fleuve, seul, détaché et lointain. Il avait environ quatorze ans. Peu de temps auparavant, son frère et lui avaient été « découverts » ; cela avait suscité un certain tapage et, tout soudain, on lui accordait beaucoup d'importance [1]. Il était traité avec respect et vénération et, dans les années à venir, il serait à la tête d'une série d'organisation, et disposerait de biens considérables. Tout cela, comme la dissolution des organisations, n'avait pas encore eu lieu. De cette époque et de ces événements, il n'a conservé comme souvenir que cet instant où, tout seul, perdu et étrangement distant, il contemplait le fleuve. Il a tout oublié de son enfance, des écoles et des punitions corporelles. Bien des années plus tard, le maître qui le punissait ainsi lui raconta lui-même que cela se produisait pratiquement tous les jours. Il fondait alors en larmes et on le mettait à la porte, le laissant sur la véranda jusqu'à la fin des cours. Le maître sortait ensuite à son tour et lui disait de rentrer chez lui, car sinon, il serait resté là, complètement perdu. Le maître le fouettait, lui expliqua-t-il, parce qu'il semblait incapable d'étudier, de se souvenir de ce qu'il avait lu ou de ce qu'on lui avait dit. Par la suite, le maître eut bien du mal à croire que ce garçon était devenu l'homme dont il était venu écouter la causerie. Son étonnement fut extrême, et son respect injustifié. Toutes ces années s'écoulèrent sans laisser la moindre cicatrice, le moindre souvenir dans son esprit. Amitiés, affections, années au cours desquelles on le maltraita, rien de tout cela, que ces événements fussent empreints de gentillesse ou de brutalité, ne laissa de traces en lui. Encore dernièrement, un écrivain lui demanda quelles impressions il gardait de ces événements plutôt étonnants, faisant référence à l'époque où son frère et lui-même avaient été découverts et à tout ce qui s'était produit par la suite. Lorsqu'il répondit qu'il n'en conservait aucun souvenir et n'en savait que ce que d'autres lui en avaient dit, son interlocuteur ne se priva pas de ricaner en déclarant qu'il débitait des sornettes. Pourtant, il n'avait jamais délibérément fait obstruction au moindre événement, plaisant ou déplaisant, qui lui venait à l'esprit. Le souvenir l'habitait quelques instants, ne laissait aucune trace puis disparaissait à jamais.

La conscience est son contenu: le contenu constitue la conscience. Tous deux sont indissociables. Il n'existe pas de vous que l'on peut opposer à autrui, mais simplement le contenu qui constitue la conscience et opère une division entre « moi » et « non-moi ». Ces contenus diffèrent selon la culture, les acquis des différentes races, les techniques et les capacités utilisées. Ces contenus subissent ensuite une répartition des genres: il y a l'artiste, le scientifique et ainsi de suite. Les idiosyncrasies particulières sont la réaction au conditionnement, conditionnement qui est le dénominateur commun de l'homme. C'est ce conditionnement qui donne forme au contenu, à la conscience. Une nouvelle division se produit alors entre le conscient et le latent. Ce contenu latent acquiert une grande importance parce que nous ne l'avons jamais considéré dans son ensemble. Et cette fragmentation se produit lorsque l'observateur n'est pas l'observé, lorsque celui qui fait l'expérience est tenu pour différent de ce qui est expérimenté. Le dissimulé est semblable au visible. L'observation, qui est l'écoute du visible, est la perception du dissimulé. Voir n'est pas analyser. Dans l'analyse existent l'analyseur et l'analysé et cette

division débouche sur l'inaction, la paralysie. Dans le voir véritable n'intervient nul observateur et, de la sorte, l'action est immédiate: aucun intervalle ne sépare l'idée de l'action. L'idée, la conclusion, sont partie intégrante de l'observateur, celui qui voit étant séparé de la chose vue. L'identification procède de la pensée, la pensée est fragmentation.

L'îlot, le fleuve et la mer sont toujours là, ainsi que les palmiers et les bâtiments. Le soleil trouait l'opacité des nombreux nuages serrés qui montaient vers les cieux. Des pêcheurs, un simple pagne d'étoffe noué autour des reins, lançaient leurs filets pour ne ramener que des piètres captures. La pauvreté non consentie est une déchéance. Un peu plus tard, dans la soirée, il faisait bon parmi les manguiers et les fleurs odorantes. Que la terre est donc belle.

Brockwood Park, le 23 septembre 1973

1 □ Krishnamurti fait référence à sa propre enfance à Adyar, près de Madras, lorsqu'il fut remarque par Mme Annie Besant, présidente de la Société de Théosophie.

Onzième visite

Une conscience et une morale totalement nouvelles sont indispensables à l'avènement d'un changement radical au sein de la culture et des structures sociales actuelles. C'est une évidence, pourtant ni la gauche, ni la droite, ni les mouvances révolutionnaires n'ont l'air de s'en inquiéter. Les dogmes, les formules, les idéologies, quelle qu'en soit la nature, font partie de notre vieille conscience passée ; ce sont des élaborations d'une pensée qui fonctionne de manière fragmentaire - en politique, la droite, la gauche et le centre en sont l'illustration. Cette activité parcellaire entraîne inévitablement des effusions de sang orchestrées soit par la droite, soit par la gauche, ou bien elle mène au totalitarisme. Telle est la situation dont nous sommes témoins. Nous voyons la nécessité d'un changement sur le plan social, économique et moral, mais les réponses émanent de cette vieille conscience qui laisse à la pensée le rôle principal. Le désordre, la confusion et la détresse qui sont le lot de l'humanité font partie du paysage de cette vieille conscience, et, faute d'y apporter de profonds changements, toute activité humaine - qu'elle soit d'ordre politique, économique ou religieux - ne nous poussera qu'à une destruction réciproque et à l'anéantissement de la planète. C'est l'évidence même pour tout être sensé.

Il faut être à soi-même sa propre lumière. Cette lumière est la seule et unique loi: il n'en existe pas d'autre. Toutes les autres lois émanent de la pensée, et sont donc fragmentaires et contradictoires. Être à soi-même sa propre lumière, c'est refuser de suivre la lumière d'un autre, si raisonnable, si logique, si exceptionnel, si convaincant soit-il. Vous ne pouvez pas être votre propre lumière si vous êtes plongé dans les ténèbres de l'autorité, des dogmes, des conclusions hâtives. La morale n'est pas une émanation de la pensée, ni l'effet des pressions exercées par le milieu ambiant, elle ne relève ni du passé ni de la tradition. La morale est enfant de l'amour, et l'amour n'est ni le désir ni le plaisir. La jouissance, sensuelle ou sexuelle, n'est pas l'amour.

Être à soi-même sa propre lumière: là est la vraie liberté - et cette liberté n'est pas une abstraction, elle n'est pas le fruit de la pensée. Être authentiquement libre, c'est être affranchi de toute dépendance, de tout attachement, de toute soif d'expérience. Être à soi-même sa propre lumière, c'est s'être dégagé des structures mêmes de la pensée. Au sein de cette lumière, il n'y a place que pour l'agir, de sorte que jamais l'action ne peut être contradictoire. La contradiction n'existe que lorsque cette lumière est dissociée de l'action, lorsqu'il y a clivage entre l'acteur et l'action. Tout idéal, tout principe n'est qu'un processus mental stérile, et il ne peut coexister avec cette lumière - l'un est la négation de l'autre.

Que l'observateur soit là, et cette lumière, cet amour sont aussitôt exclus. La structure même de l'observateur est l'œuvre de la pensée, qui n'est jamais neuve, jamais libre. Le « comment », le système, la pratique n'ont aucun intérêt. Seule compte la perception lucide, qui se confond avec l'action. C'est à travers vos yeux que doit se former cette vision, non à travers ceux d'un autre. Cette lumière, cette loi n'appartiennent ni à vous ni à l'autre. La lumière - rien d'autre ne compte que la lumière. Voilà ce qu'est l'amour.

Brockwood Park, le 24 septembre 1973

Douzième visite

Il contemplait par la fenêtre les vastes collines verdoyantes et rebondies, les bois sombres sur lesquels se levait le soleil. C'était un magnifique début de journée et, au-delà des bois, de merveilleux nuages blancs s'élevaient en volutes. Rien d'étonnant à ce que les anciens aient pu situer la demeure des dieux au-delà des montagnes, parmi ces nuages. De tous côtés apparaissaient ces énormes nuages dans le ciel bleu et éblouissant. Aucune pensée n'agitait son esprit, il regardait simplement la beauté du monde. Il se trouvait sans doute devant cette fenêtre depuis un certain temps lorsque se produisit quelque chose d'inattendu, de fortuit. On ne peut provoquer ou désirer de telles choses, inconsciemment ou consciemment. Tout sembla s'effacer, disparaître, pour ne laisser place qu'à cela, l'indicible. Ne le cherchez pas au cœur d'un temple, d'une mosquée ou d'une église, ni sur aucune page imprimée. Vous ne le trouverez en aucun lieu et si vous croyez l'avoir découvert, ce ne sera pas cela.

Près de la Corne d'Or, à Istambul, il était assis, au sein d'une vaste assistance, aux côtés d'un mendiant en haillons qui, tête baissée, murmurait une prière. Un homme se mit à chanter en arabe. Sa voix, qui était superbe, emplit le grand édifice couronné d'un dôme, dont elle parut faire vibrer les murs. Tous ceux qui se trouvaient là en furent étrangement impressionnés: cette voix et ces paroles leur imposèrent un immense respect, tout en les plongeant dans un intense ravissement. Lui était étranger parmi eux ; ils le regardèrent et l'oublièrent bientôt. La vaste salle était bondée et soudain le silence Se fit. Après avoir accompli les gestes rituels, tous s'en allèrent, les uns après les autres. Il resta seul avec le mendiant, puis ce dernier s'en fut à son tour. Le silence régna de nouveau sous la vaste coupole, et l'édifice se vida. Le bruit de la vie semblait provenir de très loin.

S'il vous arrive de vous promener seul dans les hautes montagnes, parmi les pins et les rochers, en laissant tout derrière vous, là-bas, dans la vallée, lorsque pas un murmure ne fait frissonner les arbres et que toute pensée s'est évanouie, alors peut-être viendra-t-elle à vous, cette altérité. Si vous tentez de vous l'approprier, elle disparaîtra à jamais. Ce que l'on conserve, c'est le souvenir d'une chose morte, la dépouille de ce qui n'est plus. On ne peut retenir le réel ; votre cœur et votre esprit sont trop étroits pour contenir autre chose que les produits stériles de la pensée. Éloignez-vous de la vallée, allez encore plus loin, abandonnez tout cela. Vous pourrez alors y retourner et ce que vous retrouverez n'aura plus le poids du fardeau. Vous ne serez plus jamais le même.

Après une longue ascension de plusieurs heures, bien au-delà de la ligne des arbres, il se trouva au milieu des rochers, au cœur de ce silence particulier de la montagne. Quelques pins déformés, pas un souffle de vent ; tout était parfaitement immobile. Sur le chemin du retour, passant d'un rocher à l'autre, il entendit soudain un bruit caractéristique et fit un bond. A quelques pas de lui se trouvait un serpent à sonnettes, luisant, presque noir. Agitant les cônes creux de sa queue, le crotale se tenait prêt à frapper. Tête triangulaire, dardant sa langue fourchue, ses yeux sombres aux aguets, le reptile allait attaquer s'il faisait un pas de plus. Pendant plus d'une demi-heure, le serpent le fixa de ses yeux dépourvus de paupières. Puis, se déroulant lentement, en prenant soin de maintenir sa tête et sa queue dans sa direction, le crotale s'éloigna en ondulant dans un mouvement semi-circulaire. Lorsqu'il tenta de s'approcher, l'animal se lova instantanément, prêt au combat. Ils jouèrent à ce jeu un certain temps puis, devant la fatigue du serpent, il le laissa poursuivre son chemin. C'était vraiment une bête terrifiante, grasse et mortelle.

Il vous faut savoir être seul parmi les arbres, les prés et les ruisseaux. On n'est jamais seul si l'on garde avec soi les choses de l'esprit, ses images et ses problèmes. L'esprit ne doit pas être rempli des rochers et des nuages de la terre, mais présenter le même vide

que le vase tout juste façonné. Ce n'est qu'alors que peut se faire jour la vision totale, alors que l'on peut voir ce qui ne l'a jamais été. Cette perception ne peut avoir lieu si vous êtes là. Il faut mourir à soi-même pour atteindre le voir véritable. Vous pensez peut-être occuper une place importante en ce monde, mais tel n'est pas le cas. Et si vous possédez tout ce qui a pu être élaboré par la pensée, ce ne sont là que vieilleries, très usagées et qui commencent à tomber en ruine.

Dans la vallée, il faisait étonnamment frais et près des refuges, les écureuils attendaient leurs noisettes, accoutumés à être nourris tous les jours. D'un naturel peu craintif, ils faisaient du tapage si vous arriviez en retard, tandis que les geais bleus se manifestaient bruyamment alentour.

Brockwood Park, le 25 septembre 1973

Treizième visite

C'était un temple en ruine, avec de longs couloirs dépourvus de plafonds, des portes, des statues décapitées et des cours désertes. Les oiseaux et les singes, les perroquets et les colombes venaient tous y chercher refuge. Certaines des statues privées de têtes conservaient une imposante et massive beauté, empreintes d'une immuable dignité. L'endroit était d'une étonnante propreté et l'on pouvait s'asseoir sur le sol, pour regarder les singes et les oiseaux jacasseurs. Jadis, il y a très longtemps, ce temple avait sans doute été florissant, accueillant des milliers de fidèles parmi les guirlandes, l'encens et les prières. On percevait encore cette atmosphère, ainsi que les espoirs, les craintes et la vénération des fidèles. Le sanctuaire sacré avait disparu depuis longtemps. Les singes, comme la chaleur devenait accablante, étaient maintenant partis, mais les perroquets et les colombes avaient fait leurs nids dans les crevasses et les failles des hauts murs. Ce vieux temple en ruine était trop éloigné du village pour être davantage détruit par ses habitants. Auraient-ils pu s'y rendre qu'ils auraient profané ce vide.

La religion est devenue superstition et culte des images, croyances et rituels. Elle a perdu la beauté de la vérité ; l'encens a pris la place de la réalité. La perception directe a été remplacée par l'image, sculptée par la main ou l'esprit. La religion a pour seul but la conversion totale de l'homme. Et toutes les simagrées dont elle s'entoure ne sont qu'absurdités. C'est pourquoi la vérité ne peut se trouver dans aucun temple, église ou mosquée, quelle que soit leur beauté. La beauté de la vérité et la beauté des pierres sont choses différentes. L'une ouvre la porte à l'incommensurable et l'autre celle de la prison qui se referme sur l'homme. L'une est porteuse de vérité et l'autre débouche sur l'asservissement de la pensée. Le romantisme et la sentimentalité sont négation de la nature même de la religion, qui n'est pas non plus simple jeu intellectuel. Dans le domaine de l'action, le savoir est nécessaire à l'efficacité objective mais le savoir n'est pas le moyen de la transformation de l'homme. Il participe de la structure de la pensée, et la pensée ne peut que rabâcher fastidieusement le connu, fût-il modifié et amélioré. Les voies de la pensée, du connu, ne mènent pas à la liberté.

Sur la bande de terre sèche qui bornait la rizière d'un vert luxuriant resplendissant au soleil du matin, le long serpent était immobile. Il se reposait probablement, ou guettait quelque imprudente grenouille. A cette époque, les grenouilles étaient expédiées en Europe, où elles constituaient un mets recherché. Le serpent était très long, d'une couleur tirant sur le jaune, et parfaitement immobile. Il se confondait presque avec la terre desséchée, difficile à distinguer, mais ses yeux sombres accrochaient la lumière du jour. Sa langue noire, seule, était animée d'un incessant mouvement. Il n'avait pas conscience de la présence de celui qui, derrière sa tête, l'observait. La mort, ce matin-là, s'exprimait partout. On l'entendait dans le village: de profonds sanglots accompagnaient le cadavre, couvert d'un linge, que l'on emportait. Un cerf-volant avait heurté un oiseau en plein vol. On était en train de tuer un animal dont on entendait les cris de souffrance. Et jour après jour, il en est ainsi: la mort est toujours présente, partout, de même que la douleur.

La subtile beauté de la vérité ne réside pas dans la croyance ou le dogme ; elle n'est jamais là où l'homme croit pouvoir la trouver, car nul chemin n'y conduit. Ce n'est pas un lieu fixe, un refuge ou un abri. La beauté de la vérité engendre sa propre tendresse, un amour qui ne peut ni se mesurer ni se laisser retenir, pas plus qu'on ne peut en faire l'expérience. Elle n'est dotée d'aucune valeur marchande susceptible d'être accumulée ou utilisée. Elle advient quand l'esprit et le coeur sont vidés des choses de la pensée. Le moine ou le pauvre ne s'en approchent pas, non plus que le riche. L'intellectuel et l'artiste n'y ont pas davantage accès. Celui qui déclare détenir la connaissance en est à mille lieues. Vivez ce monde tout en étant loin de lui.

Ce matin-là, les perroquets poussaient des cris perçants et voltigeaient autour du tamarinier ; c'est de très bonne heure qu'ils entreprenaient leurs incessantes activités, allant et venant sans arrêt. Ils constituaient des touches d'un vert vif, leurs becs recourbés et puissants d'un rouge tout aussi éclatant. Ils semblaient être incapables de voler droit, contraints à de malhabiles zigzags accompagnés de criailleries. De temps à autre, ils venaient se poser sur le muret de la véranda. On pouvait alors les contempler, mais cela ne durait guère. Ils reprenaient vite leur vol saugrenu et bruyant. Ils paraissent avoir l'homme pour seul ennemi: il les met en cage.

Brockwood Park, le 27 septembre 1973

Quatorzième visite

Le gros chien noir venait juste de tuer une chèvre. Il avait été sévèrement puni, puis attaché, et maintenant, il gémissait et aboyait. La maison était entourée d'un haut mur mais la chèvre avait néanmoins réussi à s'y introduire et le chien, après l'avoir pourchassée, avait fini par la tuer. Le propriétaire de la maison arrangea les choses avec quelques mots d'excuse et de l'argent. C'était une grande maison environnée d'arbres et, aussi souvent qu'on l'arrosât, la pelouse n'était jamais uniformément verte. Le soleil était impitoyable et tous les arbustes, toutes les fleurs, devaient être bassinés deux fois par jour. Mais la végétation n'en était pas moins jaunie, en raison de la pauvreté du sol et de l'ardeur du soleil. Les arbres avaient atteint une très haute taille et prodiguaient une ombre agréable. De très bonne heure le matin, lorsqu'ils masquaient encore le soleil, on pouvait s'asseoir à leur pied. Endroit idéal où s'installer tranquillement pour se perdre en méditation, on ne pouvait pourtant y poursuivre une rêverie éveillée ou se bercer d'illusions satisfaisantes. Ce lieu, avec ses ombres profondes, était trop austère, trop peu accommodant, étant tout entier consacré à ce genre de contemplation silencieuse. Il était possible de se laisser aller à d'agréables rêveries mais, bien vite, on constatait que cet endroit ne sollicitait pas les images de la pensée.

L'homme était assis et pleurait, la tête couverte d'un linge. Sa femme venait de mourir. Il ne voulait pas montrer ses larmes à ses enfants, qui pleuraient eux aussi, sans trop comprendre ce qui se passait. Mère de nombreux enfants, elle avait été souffrante puis, brusquement, très malade. Son époux ne quittait pas son chevet. Il semblait ne plus jamais sortir mais un jour, après diverses cérémonies, la mère fut emportée au loin. La maison devint soudain très vide, le parfum que la mère y avait entretenu n'y flottait plus et rien ne fut semblable, car la souffrance avait pris possession des lieux. Le père l'avait compris. Les enfants avait perdu à tout jamais un être cher mais, pour l'instant, ils ignoraient le sens de leur chagrin.

La souffrance est toujours présente ; elle ne se laisse pas oublier. On ne peut la fuir par le divertissement, qu'il soit de nature religieuse ou autre. Même si on tente de lui échapper, elle vous retrouvera toujours. Que l'on se perde dans une quelconque forme de vénération, dans la prière ou une croyance sécurisante, la souffrance finira par réapparaître, inévitable. La souffrance engendre l'amertume, le cynisme ou un comportement névrotique. Même si l'on exprime son agressivité, en adoptant une conduite toute de violence et de méchanceté, la souffrance vous suivra pas à pas. Acquérir du pouvoir, se faire une situation ou jouir des plaisirs de l'argent ne l'empêchera pas de rester tapie au fond de votre cœur, attendant son heure. Quelque action que vous entrepreniez, vous ne pourrez lui échapper. L'amour que vous éprouvez se termine dans la souffrance. C'est le temps qui alimente la souffrance, la pensée qui la structure.

Vous versez une larme devant l'arbre qu'on abat. On tue un animal pour votre nourriture. C'est pour votre plaisir que le monde est détruit. L'homme est élevé pour tuer, pour massacrer ; chacun est l'ennemi de l'autre. La technologie de pointe et les machines remplacent les outils traditionnels de l'homme, mais ce n'est pas au moyen des choses assemblées par la pensée que l'on mettra un terme à la souffrance. L'amour n'est pas le plaisir.

Elle était désespérée. Elle s'épancha dans un flot de paroles, racontant tout ce qu'elle avait enduré. D'abord un décès, puis les inepties de ses enfants, leurs engagements politiques, leurs divorces, leurs frustrations, l'amertume et la totale futilité de toute vie dépourvue de sens. Elle se trouvait au seuil de la vieillesse. Dans sa jeunesse, elle s'était contentée de s'amuser, s'intéressant un temps à la politique, puis passant un diplôme d'économie, bref, menant peu ou prou la vie de tout le monde. Son mari venait de

mourir et, depuis lors, elle n'était que souffrance. Au fil de notre entretien, elle retrouva un peu de calme.

Tout mouvement de la pensée ne peut qu'accroître la souffrance. La pensée, qui crée le souvenir, les images du plaisir et de la douleur, la solitude et les larmes, l'apitoiement sur soi-même et le remords, est le terrain où germe la souffrance. Soyez à l'écoute de ce qui se dit. Écoutez, tout simplement. Non pas les échos du passé, les ravages triomphants de la souffrance ou les recettes pour échapper à cette torture. Mettez votre cœur, la totalité de votre être, à l'écoute de ce qui se dit maintenant. Ce sont votre dépendance et votre attachement aveugle qui ont ensemencé le terrain de votre souffrance. Avoir négligé l'étude de vous-même et la beauté qui en découle a nourri et entretenu votre souffrance ; toutes vos activités égocentriques vous ont conduit vers elle. Soyez à l'écoute de ce qui s'exprime là: restez présent à votre souffrance, ne tentez pas de vous en évader. Tout mouvement de la pensée renforce la souffrance. La pensée n'est pas amour, car l'amour véritable ignore la souffrance.

Brockwood Park, le 28 septembre 1973

Quinzième visite

La saison des pluies allait s'achever et à l'horizon, les nuages blancs et dorés traçaient de fantasques contours, qui rejoignaient l'immensité bleue et verte des cieux. Le feuillage de chaque buisson semblait lavé, purifié, et resplendissait sous le soleil matinal. C'était une matinée enchanteresse, la terre se réjouissait et une sorte de bénédiction semblait flotter dans l'air. On avait une vue imprenable, depuis cette pièce très élevée, sur la mer bleue, le fleuve qui allait s'y jeter, les palmiers et les manguiers. On retenait son souffle devant la splendeur de la terre et les majestueuses volutes des nuages. Il était encore tôt et les bruits de la journée ne troublaient pas le silence. De l'autre côté du pont, il n'y avait pas de circulation, à l'exception d'une longue file de chars à bœufs chargés de foin. Bien des années plus tard, les autobus feraient leur apparition, avec leur pollution et leur vacarme. Matin privilégié, empreint de musique et de béatitude.

Les deux frères allaient en voiture au village voisin, pour rendre visite à leur père qu'ils n'avaient pas revu depuis plus de quinze ans. Ils durent faire à pied la dernière partie du chemin, sur une petite route mal entretenue. Ils passèrent devant un vaste réservoir à eau, entouré de marches de pierre qui permettaient d'y accéder. A l'extrémité de la pièce d'eau se dressait un petit temple orné d'une tour carrée, au faîte très étroit, et décorée d'images sculptées. Devant le temple, des êtres parfaitement immobiles, semblables aux images de la tour, étaient plongés dans une intense méditation. Un peu plus loin, à l'écart de quelques maisons, se trouvait la demeure de leur père. Il en sortit lorsque les deux frères approchèrent et ils le saluèrent en se prosternant pour toucher ses pieds. Très intimidés, ils restèrent silencieux, attendant qu'il parlât, selon la coutume. Le père, avant de prononcer le moindre mot, rentra chez lui se laver les pieds, car ses fils les avaient touchés. C'était un brahmane très orthodoxe, nul ne pouvait le toucher sinon un autre brahmane. Ses fils avaient été souillés par le contact avec des êtres n'appartenant pas à sa caste ; de plus, ils avaient consommé de la nourriture préparée par des mains impures. Après s'être ainsi purifié, il s'assit sur le sol en prenant garde de maintenir une distance entre ses fils et lui-même. Ils s'entretinrent un certain temps, puis l'heure du repas approcha. Il les renvoya, car il lui était impossible de manger avec eux: ils avaient cessé d'être brahmanes. Il éprouvait sans doute de l'affection pour eux, car c'étaient après tout ses enfants et il ne les avait pas vus depuis longtemps. Si leur mère avait été encore en vie, elle leur aurait peut-être donné de quoi manger, mais n'aurait pas non plus partagé leur repas. Les sentiments qu'ils avaient portés à leurs fils étaient certainement profonds, mais la tradition et le respect de l'orthodoxie leur interdisaient tout contact physique avec eux. La tradition est très puissante, plus forte que l'amour.

La tradition de la guerre est plus forte que l'amour. La tradition qui prescrit de tuer pour se nourrir et de tuer un prétendu ennemi refuse la tendresse et l'affection humaines. La tradition qui astreint l'homme à de longues heures de travail est porteuse d'une efficace barbarie. La tradition du mariage devient bientôt asservissement. La différence entre riches et pauvres est exacerbée par la tradition. Chaque profession forge ses propres traditions, désigne ses propres élites qui suscitent envie et inimitié. Dans le monde entier, les cérémonies et rituels traditionnels qui ont remplacé le culte ont séparé l'homme de son semblable, et ni les mots ni les gestes n'ont plus le moindre sens. Des milliers d'hiers, si magnifiques fussent-ils, font obstacle à l'amour.

On traverse un vieux pont brinquebalant pour atteindre l'autre rive d'une rivière étroite et boueuse qui va se jeter dans le grand fleuve, et on parvient dans un petit village de terre battue et de briques d'argile séchées au soleil. On y voit quantité d'enfants qui jouent à grands cris ; les adultes sont aux champs ou à la pêche, ou encore travaillent à. la ville voisine. Dans une petite pièce sombre, une mince ouverture dans le

mur tient lieu de fenêtre ; les mouches sont rebutées par tant d'obscurité. Il fait frais en ce lieu. Dans cet espace réduit, un tisserand travaillait sur un large métier à tisser. Il ne Savait pas lire mais, à sa façon, faisait preuve d'une grande éducation, faite de politesse et de total respect pour son travail. Il tissait d'admirables étoffes entremêlées de fils d'or et d'argent, aux motifs splendides. Quelle que soit la couleur des pièces de coton ou de soie, il savait retrouver l'inspiration traditionnelle et produire les plus beaux tissus, les plus parfaits. Il était issu de cette tradition. C'était un homme de petite taille, doux, qui souhaitait vivement exposer son merveilleux talent. En le regardant fabriquer de somptueux brocarts, on était émerveillé, le coeur empli d'amour. De cette tradition naissait la beauté la plus pure, intemporelle.

Brockwood Park, le 29 septembre 1973

Seizième visite

Sous le figuier banian, un long serpent brunâtre traversait le chemin. Revenant d'une longue promenade, il aperçut le reptile et s'arrêta. Il le suivit, à quelques pas de distance, jusqu'à un monticule. Le serpent en inspectait chaque cavité, sans avoir aucunement conscience de la présence humaine qui l'observait pourtant de très près. Le serpent était assez gros, avec une sorte de renflement vers le milieu de son corps. Les villageois qui rentraient des champs avaient cessé leurs conversations et regardaient la scène. L'un d'entre eux le prévint qu'il s'agissait d'un cobra et qu'il devait y prendre garde. Le cobra se faufila dans un trou et il poursuit sa promenade. Le lendemain, désireux de revoir le cobra, il revint sur les lieux. Il n'y avait plus trace du serpent mais, à cet endroit précis, les villageois avaient déposé une écuelle emplie de lait, quelques soucis mêlés à d'autres fleurs et une large pierre recouverte de cendres. Cette partie du sol était devenue sacrée et, chaque jour, des fleurs fraîches y seraient offertes. Tous les villageois des alentours savaient que cet endroit était désormais sacré. Il y retourna plusieurs mois plus tard : le lait, les fleurs fraîches et la pierre décorée de cendres étaient toujours là, près du figuier banian dont l'âge allait croissant.

Le temple surplombait les eaux bleues de la Méditerranée. Totalement en ruine, seules ses colonnes de marbre étaient encore debout. Détruit au cours d'une guerre, ce temple n'en était pas moins resté un lieu saint. En fin d'après-midi, le soleil jouant sur le marbre doré, on percevait le caractère sacré de cet endroit. On y était seul, nuls visiteurs à l'incessant bavardage. Les colonnes semblaient maintenant fondues d'or pur et la mer, tout en bas, était d'un bleu intense. La statue d'une déesse se trouvait là, restaurée et protégée : on ne pouvait la contempler qu'à heures fixes et cela désacralisait sa beauté. Immuable, la mer bleue demeurait.

C'était une jolie villa à la campagne, agrémentée d'une pelouse très soignée, tondue et désherbée très fréquemment. Tout était fort bien tenu, prospère et empli de joie. Derrière la maison se trouvait un petit potager charmant, au long duquel coulait un étroit ruisseau, presque silencieux. La porte s'ouvrit et une statue de Bouddha, d'un coup de pied, servit à la caler. Le propriétaire de la villa n'avait nullement conscience de l'aspect étonnant de son geste. Pour lui, il ne s'agissait que d'un objet destiné à retenir la porte. On pouvait se demander s'il aurait fait de même avec une statue qu'il vénérait, car il était chrétien. Les objets sacrés d'autrui paraissent dérisoires, mais on conserve ceux de sa propre foi ; les croyances d'autrui passent pour des superstitions, mais les vôtres sont aussi raisonnables que fondées. Qu'est-ce que le sacré ?

C'était un morceau de bois que la mer et le temps avaient façonné à la ressemblance d'une tête humaine. Notre hôte nous expliqua qu'il l'avait trouvé sur une plage. Le bois était très dur, travaillé par les flots et poli au fil des ans. Il l'avait rapporté chez lui et posé sur sa cheminée. De temps en temps, il le regardait et l'admirait, heureux de l'avoir ramassé. Un jour, il l'entoura de fleurs et fit de même le lendemain. Il constata qu'il se sentait mal à l'aise lorsque les fleurs n'étaient pas quotidiennement changées et, peu à peu, ce morceau de bois sculpté acquit une grande importance dans sa vie. Il ne permettait à personne d'y toucher, se réservant ce droit. Le contact de mains étrangères lui semblait de nature à profaner cet objet. Lui-même se lavait soigneusement les mains avant d'y toucher. Le morceau de bois était devenu sacré, et lui seul en était le grand prêtre. Il en était le représentant ; cela lui permettait d'atteindre à une connaissance à laquelle il n'aurait pu prétendre seul. Sa vie en était remplie et cela le rendait, affirmait-il, indiciblement heureux.

Qu'est-ce que le sacré ? Rien de ce qui est produit par l'esprit, la main ou l'océan. Le symbole n'est jamais la réalité ; le mot herbe n'est jamais l'herbe des champs. Le mot dieu n'est pas dieu. Le mot, aussi précise et fidèle que soit la description, ne renferme

jamais l'intégralité de ce qu'il désigne. Le terme de sacré ne signifie rien en tant que tel ; il ne devient sacré que dans son rapport à quelque chose, que ce soit illusoire ou réel. Ce qui est réel ne passe pas par les mots de l'esprit. Réalité et vérité ne sont pas de l'ordre de la pensée. Là où se trouve celui qui perçoit n'est pas la vérité. Pour que soit la vérité, le penseur et sa pensée doivent cesser toute activité. Ce qui advient alors, ce qui est, c'est cela le sacré. Ainsi cet ancien temple baignant dans la lumière du soleil, ce cobra et les villageois. Là où n'est pas l'amour, nul sacré n'existe. L'amour est un, il ne peut se fragmenter.

Brockwood Park, le 30 septembre 1973

Dix-septième visite

La conscience est son contenu ; le contenu est la conscience. Toute action est fragmentaire lorsque le contenu de la conscience est morcelé. Cela engendre conflit, douleur et confusion et la souffrance s'ensuivit inévitablement.

Dans les airs, à haute altitude, on voyait les prairies verdoyantes, toutes de tailles, de formes et de couleurs différentes. Une rivière suivait son cours jusqu'à la mer derrière laquelle, très loin, se dressaient les sommets neigeux. A la surface de la terre s'étendaient de grandes villes en expansion, des villages. Sur les collines, châteaux, églises et groupes de maisons étaient disséminés et, dans le lointain, d'immenses déserts aux tons bruns, mordorés et blancs. Puis de nouveau la mer, et de nouveau la terre, recouverte d'épaisses forêts. La terre entière était d'une infinie splendeur.

Il se promenait dans cette région, dans l'espoir de rencontrer un tigre - et cela se produisit. Les villageois étaient venus apprendre à son hôte qu'au cours de la nuit précédente, un tigre avait dévoré une génisse et qu'il reviendrait sans nul doute le soir même pour tuer à nouveau. Aimeraient-ils assister à ce spectacle ? Ils allaient installer une plate-forme dans un arbre, de laquelle on verrait très bien le fauve. Ils avaient en outre l'intention d'attacher une chèvre à cet arbre, afin d'être certains que le tigre reviendrait. Il répondit qu'il ne pourrait trouver aucun plaisir dans la mise à mort de cette chèvre et les choses en restèrent là. Mais vers la fin de la journée, comme le soleil se couchait derrière les collines, son hôte eut envie de faire une promenade, se disant qu'ils rencontreraient peut-être ce redoutable tueur. Ils roulèrent dans la forêt pendant quelques kilomètres puis, comme la nuit tombait, ils allumèrent les phares et rebroussèrent chemin, ayant perdu tout espoir de croiser le tigre. Mais soudain, au sortir d'un virage, il apparut, assis au beau milieu de la route. C'était une bête énorme, au pelage rayé, et ses yeux brillaient dans la lueur des phares. La voiture s'arrêta, le fauve s'approcha en grondant et ses feulements semblèrent ébranler l'automobile. Sa taille était impressionnante et il balançait lentement sa longue queue au bout noir. Le fauve était contrarié. La vitre de la portière était abaissée et lorsque le félin passa en grondant, il tendit la main pour caresser ce corps où toute l'énergie de la forêt était concentrée. Son hôte interrompit rapidement son geste, lui expliquant ensuite que le tigre lui aurait arraché le bras. C'était un splendide animal, doté d'une souveraine puissance.

Tout en bas, sur cette terre que l'on voyait du ciel, il se trouvait des tyrans déniant toute liberté à l'homme, des idéologues façonnant son esprit, des prêtres qui depuis des siècles le maintenaient en esclavage grâce à une croyance enracinée dans la tradition. Les hommes politiques et leurs sempiternelles promesses entretenaient la corruption et la division. L'homme d'ici-bas est pris dans l'incessant conflit de la souffrance et s'aveugle aux lumières du plaisir. Tout cela, la douleur, le travail et les paroles des philosophes, est tellement dépourvu de sens. Mort, malheur et labeur ; homme ennemi de l'homme.

Cette diversité complexe, ces modifications du modèle du plaisir et de la douleur, tel est le contenu de la conscience de l'homme, façonné et conditionné par la culture dont il a été nourri, soumis aux pressions économiques et religieuses. La liberté ne se trouve pas dans les limites de cette conscience. Ce que l'on tient pour la liberté, c'est en réalité une prison aménagée pour qu'elle soit plus supportable, grâce à l'essor de la technologie. Dans cette prison, des guerres ne cessent d'éclater, que la science et le profit rendent de plus en plus meurtrières. La liberté ne réside pas dans le fait de changer de prison, ni de changer de gourous, dont le pouvoir demeure tout aussi absurde. L'autorité n'engendre pas la rectitude de l'ordre ; elle est au contraire génératrice de désordre, dont elle tire profit pour assurer sa propre croissance. La liberté ne se fragmente pas. L'esprit non

morcelé, l'esprit qui forme un tout unifié est en liberté. Il ignore qu'il en est ainsi : le connu participe du temps, c'est le passé qui traverse le présent et va vers le futur. Tout mouvement est d'ordre temporel et le temps n'est pas facteur de liberté. La liberté de choix est négation de la liberté : le choix intervient uniquement quand la confusion est à l'oeuvre. La perception claire et lucide, la perspicacité, telle est la liberté qui advient lorsqu'on a rejeté la douleur du choisir. L'ordre total, parfait, est la lumière de la liberté. Cet ordre n'est pas le fruit de la pensée, car toute activité du mental vise à entretenir la division. L'amour n'est pas un fragment de la pensée, ni du plaisir. Comprendre cela, voilà l'intelligence. L'amour et l'intelligence sont indissociables et donnent naissance à une forme d'action d'où la douleur est exclue. Elle se fonde sur l'ordre.

Brockwood Park, le 2 octobre 1973

Dix-huitième visite

Krishnamurti : Il était extrêmement tôt et dans l'aéroport régnait un froid intense : le soleil venait de se lever. Tout le monde était chaudement vêtu, à l'exception des porteurs qui frissonnaient. On entendait les bruits habituels d'un aéroport : vrombissement des avions à réaction, ton sonore des conversations, adieux et décollage. L'avion était rempli de touristes, d'hommes d'affaires et d'autres passagers qui se rendaient dans la ville sainte aux rues grouillantes et crasseuses. L'immense chaîne de l'Himalaya se nimba soudain de rose dans le soleil levant ; nous volions en direction du sud-est et, pendant des centaines de kilomètres, ces pics gigantesques, aussi beaux que majestueux, parurent suspendus entre ciel et terre. Le passager du fauteuil voisin s'était plongé dans un journal, un peu plus loin, de l'autre côté de l'allée, une femme récitait son rosaire. Les touristes discutaient à grand bruit, prenant autant de photos les uns des autres que des sommets lointains. Chacun s'absorbait dans ses propres activités, ne s'accordant pas le temps de contempler la beauté de la terre et les méandres du fleuve sacré, ni la subtile splendeur des pointes rocheuses d'un rose flamboyant.

Un homme, à quelque fauteuils de là, semblait bénéficier de beaucoup de considération. Un certain âge, le visage d'un être cultivé, il avait des gestes précis et vifs et était fort proprement vêtu. On pouvait se demander s'il avait réellement perçu la radieuse beauté des montagnes. Il se leva soudain et se dirigea vers le passager qui occupait le fauteuil à côté du nôtre, lui demandant s'il accepterait de changer de place avec lui. Après s'être installé, il se présenta et demanda à s'entretenir avec nous. Il parlait anglais avec une certaine hésitation, en choisissant soigneusement ses mots car il n'avait pas souvent l'occasion de pratiquer cette langue. Il avait une voix claire, assez douce et semblait d'un commerce agréable. Il commença par déclarer qu'il avait bien de la chance de se trouver dans cet avion et de pouvoir entreprendre cette conversation. « Naturellement, poursuivit-il, j'ai entendu parler de vous depuis mon enfance et il y a quelques jours à peine, j'ai assisté à votre dernière causerie, consacrée à la méditation et à l'observateur. Je suis un intellectuel, un spécialiste, et je pratique ma propre forme de méditation et de discipline. »

Nous laissions derrière nous les montagnes et, tout en bas, le fleuve traçait d'harmonieux méandres.

Question : Vous avez déclaré que l'observateur est l'observé, que méditant et méditation ne font qu'un et, pour que la méditation ait lieu, que celui qui observe devait avoir disparu. J'aimerais revenir sur ce point. Pour moi, la méditation s'est traduite par la maîtrise de la pensée, le fait de concentrer son esprit sur l'absolu.

Krishnamurti : Celui qui contrôle est le contrôlé, ne croyez-vous pas ? Le penseur est ses pensées. Sans les mots, les images, les idées, existerait-il un penseur ? Celui qui fait l'expérience est cette expérience. Sans elle, il n'est pas non plus d'expérimentateur. Celui qui contrôle la pensée fait partie intégrante de celle-ci ; il n'est qu'un des fragments de la pensée, quel que soit le nom que vous lui donnerez. L'action extérieure, si sublime soit-elle, est toujours un produit de la pensée. L'activité de la pensée est continuellement tournée vers l'extérieur et suscite la fragmentation.

Question : Mais peut-on vivre sans contrôle ? C'est l'essence même de la discipline.

Krishnamurti : Lorsque celui qui contrôle est le contrôlé, et que cela est perçu comme une indiscutable réalité, que cela apparaît comme la vérité, une forme d'énergie totalement différente prend alors naissance et modifie radicalement ce qui est. Celui qui contrôle n'a pas la capacité de transformer ce qui est. Il peut en effet exercer son contrôle, supprimer ce qui est, le transformer superficiellement ou le fuir mais il ne pourra jamais s'en dégager, aller au-delà, beaucoup plus loin. La vie peut et doit être

vécue sans ce contrôle. Il n'est pas sain de vivre sous contrôle. Cela entraîne d'incessants conflits, la douleur et la confusion.

Question : Voilà qui est un concept entièrement nouveau.

Krishnamurti : Il convient de souligner qu'il ne s'agit pas d'une abstraction, d'une formule. Seul existe le ce qui est. La souffrance n'est pas une abstraction. Il est possible d'en dégager une conclusion, un concept, une structure verbale, mais rien de tout cela n'est véritablement la douleur. Les idéologies sont dépourvues de toute réalité ; ce qui est importe seul. Et nulle transformation radicale ne pourra jamais s'opérer si celui qui observe est séparé de ce qu'il observe.

Question : Est-ce là votre expérience personnelle et directe ?

Krishnamurti : S'il ne s'agissait que de structures verbales élaborées par la pensée, ce serait totalement futile et vain. Parler ainsi de choses de ce genre relèverait de l'hypocrisie.

Question : J'aurais aimé que vous me disiez ce qu'il en est de la méditation, mais nous allons atterrir et nous n'en avons plus le temps.

Krishnamurti : A l'arrivée, l'aéroport était décoré de guirlandes et le ciel de l'hiver était d'un bleu intense.

Brockwood Park, le 3 octobre 1973

Dix-neuvième visite

Il avait coutume, étant enfant, d'aller s'asseoir sous un grand arbre près d'un étang où flottaient des fleurs de lotus, roses et très odorantes. A l'ombre du grand arbre, il observait les minces serpents verts et les caméléons, les grenouilles et les couleuvres d'eau. Son frère et quelques camarades venaient le chercher et ils rentraient à la maison [1]. Il était agréable de s'installer sous cet arbre, près du fleuve et de l'étang. Il s'en dégageait une impression d'immensité, dans laquelle l'arbre avait trouvé son propre espace. L'espace est nécessaire à toute chose. Tous ces petits oiseaux qui, lors des soirées tranquilles, viennent se poser sur les fils télégraphiques en observant un intervalle si régulier entre eux, laissent de l'espace aux cieux.

Les deux frères prenaient place avec d'autres dans la pièce décorée d'images ; une psalmodie en sanscrit s'élevait alors puis un silence total lui succédait. C'était la méditation du soir. Le cadet des deux garçons s'endormait, roulait sur le côté et ne se réveillait qu'au moment où tous se préparaient au départ. La pièce n'était pas très grande et sur ses murs étaient exposés les tableaux, les images du sacré. A l'intérieur des limites étroites d'un temple ou d'une église, l'homme donne forme au vaste mouvement de l'espace. Il en est ainsi en tous lieux ; dans une mosquée, l'espace est contenu dans les graciles rangées de mots. L'amour a besoin d'un vaste espace.

Cet étang était fréquenté par des serpents et, de temps en temps, par quelques personnes. Des marches de pierre conduisaient jusqu'aux eaux où fleurissaient les lotus. L'espace créé par l'esprit est mesurable et par conséquent limité. La culture et la religion en sont les produits. Mais l'esprit est tout à la fois rempli par la pensée et constituée par elle ; sa conscience participe de la structure de la pensée, qui ne comprend qu'un petit espace intérieur. Or cet espace est le mouvement du temps, qui va d'ici à là, de son centre aux limites extérieures de sa conscience, qu'elle soit étroite ou étendue. L'espace que le centre créé autour de lui-même constitue sa propre prison. Toute ses relations émanent de cet espace limité, mais l'espace est nécessaire à la vie. Le petit espace étriqué de l'esprit porte en lui la négation de la vie. Vivre dans la circonférence réduite de ce centre entraîne conflit, douleur et souffrance. Cela ne s'appelle pas vivre.

L'espace, la distance, qui vous sépare de l'arbre c'est le mot, le savoir, qui est d'ordre temporel. Le temps est l'observateur qui crée la distance entre lui et ce qui est, entre lui et les arbres. Sans l'observateur, toute distance cesse. S'identifier aux arbres, à autrui ou à une quelconque formule est un acte issu de la pensée, qui ne cherche qu'à assurer sa protection, sa sécurité. La distance s'étend d'un point à un autre et, pour atteindre ce point, le temps est nécessaire. La distance n'existe qu'en fonction d'une direction, qu'elle aille vers l'intérieur ou l'extérieur. Celui qui observe établit une séparation, une distance entre lui-même et ce qui est. De cela naissent conflits et souffrances. La transformation de ce qui est advient uniquement lorsqu'il n'est plus de division, plus de temps, entre celui qui voit et ce qui est vu. L'amour ignore la distance.

Son frère mourut et nul mouvement ne se fit en lui pour échapper à la douleur de cette perte. Seul ce non-mouvement peut abolir le temps. Le fleuve prenait sa source parmi les collines et leurs ombres verdoyantes et allait se jeter dans la mer en grondant, vers les horizons infinis. L'homme vit enfermé dans de petites boîtes à tiroirs, qui s'étendent sur des kilomètres et dans lesquelles il est privé d'espace. L'homme est violent, brutal, agressif et malveillant. Il ne songe qu'à diviser et à détruire ses semblables. Le fleuve est la terre et la terre est le fleuve ; sans l'autre, aucun des deux n'existe.

Les mots sont sans fin, mais la communication est d'ordre verbal autant que non-verbal. Entendre un mot est une chose, entendre une absence de mot en est une autre. La première ne présente guère de pertinence, est superficielle et conduit à l'inaction. La

seconde constitue un acte dont rien ne morcelle la plénitude, c'est le total épanouissement de la bonté. Les mots ont édifié de magnifiques murs ; ils ne renferment pas le moindre espace. Le souvenir, l'imagination sont des douleurs issues du plaisir. L'amour n'est pas le plaisir.

Ce matin-là, le long serpent mince et vert se trouvait près de l'étang. Il n'était pas dépourvu d'une certaine grâce et se confondait presque avec les feuillages verts. Il resterait là, immobile, aux aguets. On voyait la large tête du caméléon qui, posée sur une branche, changeait très souvent de couleur.

Brockwood Park, le 4 octobre 1973

1 □ Krishnamurti fait ici allusion à sa propre enfance.

Vingtième visite

Il existe un arbre dans un champ verdoyant qui, à lui seul, occupe tout un arpent. Il est très vieux et impose respect à tous les autres arbres de la colline. Du haut de sa solitude, il domine la rivière tumultueuse, les collines et la villa, de l'autre côté du pont de bois. On l'admire en passant devant lui mais, sur le chemin du retour, on prend davantage son temps pour le détailler. Il possède un tronc énorme, très profondément enfoui dans la terre, massif et indestructible. Ses branches sont immenses, sombres et courbes. Cet arbre dispense une ombre profonde. Le soir, il paraît se fermer sur lui-même, inapprochable. Mais, au long des heures de la journée, il est accueillant, ouvert. Rien n'altère son intégrité : il n'a jamais connu ni hache, ni scie. Un jour de grand soleil, vous vous êtes assis sous son feuillage, vous avez perçu son âge vénérable et, comme vous étiez seul avec lui, vous avez pris conscience de la profonde beauté de la vie.

Vous étiez assis sur un pont, admirant le coucher du soleil, et le vieux villageois arriva à votre hauteur d'un pas fatigué. Presque aveugle, il boitait, tenant un ballot d'une main et une canne de l'autre. C'était une de ces fins de journée où les couleurs du couchant flamboient sur chaque rocher, chaque arbre et chaque buisson. L'herbe et les prairies semblaient irradier leur propre lumière intérieure. Le soleil disparut derrière une colline ventrue et, dans cet extraordinaire embrasement naquit l'étoile du soir. Le villageois s'arrêta, contempla ces grandioses couleurs puis vous considéra. Vous avez échangé un regard avant que, sans un mot, il poursuive son chemin. Dans cette communication entrait de l'affection, de la tendresse et du respect, non pas le respect vain et stupide, mais celui des hommes véritablement religieux. En cet instant, temps et pensée furent abolis. Vous étiez tous deux profondément religieux, sans la corruption de la croyance, de l'image, du mot ou de la pauvreté. Vous vous êtes souvent croisés sur cette petite route des collines rocailleuses et à chaque fois, lorsque vous vous êtes regardés, c'était dans l'allégresse d'une compréhension intime réciproque.

Il sortait du temple, accompagné de sa femme. Tous deux étaient silencieux, profondément émus par les chants et les prières. Il se trouva que vous marchiez derrière eux, et vous avez perçu l'intensité de leur vénération, la force qui les déterminait à mener une vie en accord avec leur religion. Pourtant, cela se dissiperait dès qu'ils auraient de nouveau à faire face à leur responsabilité de parents, devant leurs enfants qui venaient à leur rencontre en courant. Il exerçait sans doute un bon métier, dans lequel il réussissait, car il possédait une grande maison. Le poids de l'existence finirait par le submerger et, bien qu'il se rendît souvent au temple, le combat ne cesserait pas.

Le mot n'est pas la chose ; l'image, le symbole, ne sont pas le réel. La réalité, la vérité, n'est pas un mot. Mettre la réalité en mots est une façon de l'effacer et de permettre à l'illusion de s'y substituer. L'intellect peut fort bien rejeter toute la structure de l'idéologie, la croyance et ses fioritures, le pouvoir, qui en sont les séquelles, mais la raison, elle, peut justifier toute croyance, toute idéation. La raison assure l'ordre de la pensée, et la pensée est la réaction qui vient de l'extérieur. Parce qu'il s'agit de l'extérieur, la pensée ressent la nécessité d'assembler ce qui constitue l'intérieur. Nul homme ne peut vivre sans une certaine intériorité, l'extérieur seul ne peut lui suffire. Et c'est ainsi qu'il est contraint d'opérer cette division entre intérieur et extérieur, raffermissant de la sorte le terrain sur lequel se déroule le combat entre le « moi » et le « non-moi ». L'extérieur est le dieu des religions et des idéologies ; l'intérieur tente de se conformer à ces images et le conflit s'ensuit.

Il n'existe ni extérieur ni intérieur, mais uniquement une globalité, un tout. Celui qui fait l'expérience, l'expérimentateur, est l'expérimenté. La fragmentation est folie. Cette intégrité, cette unité, n'est pas un simple mot. Elle advient lorsque cesse radicalement toute division entre extérieur et intérieur. Le penseur est la pensée.

Soudain, tandis que vous vous promeniez seul, l'esprit libre de toute pensée, vous contentant d'observer sans la présence de l'observateur en vous, vous avez pris conscience du sacré, un sacré que la pensée, dans son essence même, est incapable de concevoir. Vous faites halte, vous regardez les arbres, les oiseaux et les passants. Cela n'est pas une illusion, ni quelque chose grâce à quoi l'esprit peut se leurrer. Cela se trouve dans vos yeux, au plus profond de votre être, partout en vous. La couleur du papillon est le papillon.

Le flamboiement du couchant s'était dissipé et, précédant l'obscurité profonde, la nouvelle lune timide apparut avant de disparaître derrière les collines.

Brockwood Park, le 6 octobre 1973

Vingt-et-unième visite

C'était l'une de ces pluies de montagnes qui durent trois ou quatre jours et rafraîchissent l'atmosphère. La terre était lourde, détrempée, et tous les sentiers de la montagne glissants ; de petits ruisseaux s'étaient formés qui dévalaient les pentes abruptes et dans les champs en terrasses, nul ne pouvait travailler. Les arbres et les plantations de thé étaient lassés de cette humidité ; le soleil ne s'était pas montré depuis plus d'une semaine et il commençait à faire froid. Les immenses sommets neigeux des montagnes s'étendaient vers le nord. Les bannières qui entouraient les temples, alourdies par les pluies, avaient perdu le charme de leurs couleurs chatoyantes qui dansaient sous le vent. Le tonnerre retentit, suivi d'éclairs, et l'écho s'en propagea dans les vallées ; un épais brouillard étouffait la lueur intense des éclairs.

Le lendemain matin, le ciel était d'un bleu pur et délicat et les hauts sommets, immobiles et éternels, resplendissaient au soleil matinal. Une vallée profonde s'étendait entre le village et les montagnes ; des nappes de brouillard d'un bleu sombre y flottaient. Droit devant, majestueux sous le ciel léger, se dressait le second des pics les plus élevés de l'Himalaya. On aurait presque pu le toucher, mais il se trouvait à des kilomètres de là. On oubliait la distance devant sa majesté, son infinie pureté et son caractère incommensurable. Vers la fin de la matinée, il avait disparu, caché par les nuages sombres de la vallée. Il ne se montrait que quelques heures, très tôt le matin. Est-il étonnant que les anciens aient situé leurs dieux au faîte de ces montagnes, au sein des nuages et du tonnerre ? Le caractère divin de leur vie résidait dans la bénédiction que renfermaient ces neiges inaccessibles.

Les disciples de ce gourou étaient venus nous inviter à lui rendre visite. Nous avions poliment refusé, mais ils étaient revenus, espérant que nous changerions d'avis devant leur insistance. Il fut finalement décidé que leur gourou, accompagné de quelques disciples, se déplacerait en personne.

C'était une petite rue bruyante. Des enfants y jouaient au cricket, avec une batte et quelques vieilles briques en guise de piquets. Dans un joyeux tumulte de rires et de cris, ils s'amusaient autant qu'ils le pouvaient, ne s'arrêtant que pour laisser passer une voiture, le chauffeur hésitant à troubler leur partie. Ils venaient jouer là tous les jours et, ce matin-là, ils étaient particulièrement bruyants lorsqu'arriva le gourou, une petite badine polie à la main.

Nous étions plusieurs, assis sur un petit tapis posé sur le sol, lorsqu'il entra dans la pièce. Nous nous sommes levés et lui avons proposé le petit tapis. Il s'assit en tailleur, plaçant sa canne devant lui. Ce mince tapis semblait lui conférer une position d'autorité. Il était celui qui avait découvert la vérité, l'avait expérimentée et, de la sorte, étant celui qui savait, il était en mesure de nous montrer la voie. A ses yeux comme à ceux de ses disciples, ses paroles incarnaient la loi. Vous n'étiez que celui qui cherche, alors que lui avait trouvé. Votre quête n'était peut-être qu'une errance, et il vous aiderait à trouver le chemin, mais il vous fallait obéir. Vous avez répondu posément que la recherche et la découverte sont dépourvues de sens si l'esprit ne s'est pas libéré du conditionnement, que la liberté est tout ensemble le premier et le dernier pas. Vous avez ajouté que se plier à toute forme d'autorité, pour ce qui relève des questions de l'esprit, équivaut à se laisser prendre dans l'illusion et c'est là une forme d'action qui engendre la souffrance. Il vous jeta un regard de commisération, teinté d'inquiétude et d'une pointe de contrariété, comme si vous aviez perdu la raison. Il finit par déclarer : « Il m'a été donné de connaître l'expérience ultime, la plus élevée, et nul chercheur de vérité ne peut refuser cela. »

Si la réalité, ou la vérité, à besoin d'être expérimentée, c'est qu'il s'agit alors d'une projection de votre propre esprit. Ce qui est ainsi appréhendé n'est pas la vérité, mais

tout au plus une création mentale.

Les disciples semblaient nerveux. Les adeptes détruisent autant leurs maîtres qu'eux-mêmes. Il se leva et quitta la pièce, ses élèves sur ses talons. Dans la rue, les enfants poursuivaient leur partie. L'un d'entre eux fut mis hors jeu, ce qui provoqua un tonnerre d'applaudissements et d'exclamations.

Il n'existe aucun chemin, fût-il historique ou religieux, qui conduise à la vérité. On ne peut en faire l'expérience ni la découvrir au moyen de la dialectique ; on ne peut la trouver en changeant d'opinion ou de croyance. Elle surgira lorsque votre esprit sera libéré de toutes les choses qu'il a accumulées et assemblées. Le miracle de la vie, c'est aussi ce sommet majestueux.

Brockwood Park, le 7 octobre 1973

Vingt-deuxième visite

Il y avait des singes partout en ce matin tranquille : sur la véranda, sur le toit et dans le manguier. Il s'agissait d'un groupe de macaques. Les petits se poursuivaient les uns les autres parmi les arbres, pas très loin de leurs mères, et le grand mâle était assis à l'écart, surveillant l'ensemble de la bande. Il y en avait une bonne vingtaine. Turbulents et plutôt brise-tout, ils disparurent lentement dans l'épaisse forêt dès que le soleil s'éleva dans le ciel, loin de toute habitation humaine. Le mâle donna le signal du départ et tous le suivirent sans bruit. Les perroquets et les corneilles reprirent alors possession des lieux, dans l'habituel vacarme qui annonçait leur présence. L'une des corneilles lançait son cri rauque, quel que soit le nom qu'on lui donne, et ne s'arrêtait que lorsqu'on la chassait. Jour après jour, elle renouvelait cette représentation ; ce croassement envahissait alors la pièce et, curieusement, tous les autres bruits semblaient cesser. Ces corneilles évitent toutes querelles trop violentes entre elles ; elles sont vives, très vigilantes et assurent leur survie avec efficacité. Les singes ne paraissent pas les aimer. La journée allait être très belle.

C'était un homme maigre et nerveux, doté d'un visage aux traits harmonieux ; son regard avait connu la gaieté et le rire. Nous étions assis sur un banc au bord du fleuve, à l'ombre d'un tamarinier. De nombreux perroquets, ainsi que deux effraies, y étaient perchés, se chauffant au soleil matinal.

Il déclara: « J'ai consacré de nombreuses années à la méditation, contrôlant mes pensées, jeûnant et me contentant d'un repas par jour. J'étais travailleur social, mais j'ai abandonné ce métier depuis longtemps, ayant compris que le vaste problème de l'homme ne pourrait être résolu par un travail de ce type. D'autres sont restés dans ce secteur mais, pour moi, cela n'est plus possible. Ce qui m'importe le plus, c'est de comprendre la signification totale et la profondeur de la méditation. Toutes les écoles de méditation préconisent une forme de contrôle ou une autre. J'ai pratiqué différentes méthodes, mais cela semble un processus sans fin. »

Le contrôle, la censure, implique la division entre celui qui contrôle et ce qu'il contrôle. Cette division, comme toutes les divisions, engendre le conflit qui pervertit l'action et le comportement. Cette fragmentation est l'œuvre de la pensée : l'un des fragments tente de contrôler les autres parties, que ce fragment soit le censeur ou que vous lui donniez un autre nom. Cette division est artificielle et pernicieuse. En réalité, contrôleur et contrôlé ne font qu'un. La pensée, de par sa nature même, est fragmentaire et cela entraîne confusion et souffrance. La pensée a divisé le monde : nationalités, idéologies, sectes religieuses, grandes et petites. La pensée est la réaction de la mémoire, de l'expérience et du savoir, accumulés dans le grenier du cerveau. Elle ne peut fonctionner efficacement, avec logique et bon sens, que dans l'ordre et la sécurité. Pour permettre la survie physique, elle doit se protéger de tous les dangers. La nécessité d'une survie extérieure est facile à comprendre, mais il en va tout autrement de la survie psychologique, du maintien de l'image assemblée par la pensée elle-même. La pensée a divisé l'existence en termes d'extérieur et d'intérieur, fragmentation qui porte en soi le conflit et la censure. Pour la survie intérieure, la croyance, l'idéologie, les dieux, les nationalités, les conclusions représentent des éléments essentiels, mais tout cela débouche aussi sur des guerres innombrables, la violence, la souffrance. Le désir de préserver la survie intérieure, avec ses multiples images, est une maladie, une disharmonie. La pensée est disharmonie. Toutes ses images, ses idéologies, ses vérités portent en elles leurs propres contradictions et sont destructrices. En dehors de ses réalisations technologiques, la pensée est à l'origine de bouleversements et de plaisirs qui deviennent bientôt d'intolérables souffrances, tant sur le plan interne qu'externe. Déchiffrer tout cela dans votre vie quotidienne, entendre et voir le mouvement de la pensée, voilà quelle est la transformation qui peut naître de la méditation. Il ne s'agit

pas de transformer le « moi » en un « moi » encore plus grand, mais de modifier radicalement le contenu de la conscience. La conscience est son contenu. La conscience du monde est votre propre conscience. Vous êtes le monde et le monde est vous. La méditation est la transformation totale de la pensée et de ses activités. L'harmonie n'est pas fruit de la pensée ; elle advient avec la perception du tout.

La brise matinale était tombée et pas une feuille ne frissonnait ; le fleuve était d'une immobilité absolue et, venant de l'autre rive, les bruits étaient portés par les eaux immenses. Les perroquets eux-mêmes s'étaient calmés.

Brockwood Park, le 8 octobre 1973

Vingt-troizième visite

Vous aviez pris un étroit petit train qui s'arrêtait dans presque chaque gare, où l'on vous proposait du café et du thé chauds, des couvertures et des fruits, des confiseries et des jouets. Dormir était quasiment impossible et, au matin, tous les voyageurs embarquèrent sur un bateau qui, traversant les eaux profondes de la mer, les conduisit jusqu'à l'île. Là, un autre train vous attendait qui vous mènerait à la capitale, en traversant une verdoyante contrée de jungles et de palmeraies, de plantations de thé et de villages. C'était une région agréable, heureuse. Il faisait chaud et humide au bord de la mer mais, dans les collines où poussait le thé, la fraîcheur régnait et il flottait dans l'air le parfum des jours anciens, fait de simplicité et d'absence de foule. Mais dans la ville, comme dans toutes les grandes cités, on se heurtait au bruit, à la crasse, au caractère sordide de la pauvreté et à la vulgarité de l'argent. Dans le port, des bateaux venant du monde entier étaient à l'ancre.

La maison se trouvait un peu à l'écart et, toute la journée, de nombreuses personnes venaient le saluer en lui offrant des fruits et des guirlandes de fleurs. Un jour, quelqu'un lui demanda s'il aimerait voir un bébé éléphant et, bien entendu, nous avons accepté. On nous informa que le petit n'avait que deux semaines et que sa mère, dans le souci de le protéger, était très nerveuse. La voiture nous emporta loin de la ville, laissant derrière elle la misère et la crasse. Nous sommes arrivés au bord d'un fleuve aux eaux brunâtres, sur la berge duquel s'élevait un village, entouré de hauts arbres aux frondaisons épaisses. L'énorme éléphante et son petit se trouvaient là. Il resta plusieurs heures, de façon à permettre à la mère de s'habituer à sa présence. Après cette manière de présentation, on lui permit de flatter sa longue trompe et de lui donner quelques fruits et des morceaux de canne à sucre. La trompe, sensible et insistante, en réclama davantage et pommes et bananes furent bientôt englouties. L'éléphanteau se tenait debout, balançant sa courte trompe, entre les pattes massives de sa mère. C'était la réplique exacte de l'énorme animal, en miniature. La mère finit enfin par le laisser caresser son petit. Il n'avait pas encore une peau rugueuse et sa petite trompe était sans cesse en mouvement. C'était sans doute la partie la plus vivante et la plus agile de lui-même. La mère ne les quittait pas du regard et, de temps à autre, son cornac prenait soin de la rassurer. C'était un petit éléphant très espiègle.

C'est dans un état de profonde détresse que cette dame entra dans la petite pièce. Son fils avait été tué à la guerre. « Je l'adorais, et je n'avais pas d'autre enfant. Il avait fait de bonnes études et sa bonté et ses dons le promettaient à un brillant avenir. Il est mort. Pourquoi a-t-il fallu que cela arrive, pourquoi à lui, pourquoi à moi? Une profonde affection, un véritable amour, nous unissait. Tout cela est si horriblement cruel ! » Elle sanglotait, comme si ses larmes ne devaient jamais se tarir. Elle finit par lui saisir la main et bientôt, fut assez calme pour pouvoir écouter.

Nous dépensons tellement d'argent pour l'éducation de nos enfants ; nous les entourons de tant de soins ; nous nous attachons si intensément à eux. Ils comblent le vide de nos vies solitaires, c'est à travers eux que nous nous réalisons, grâce à eux que nous satisfaisons notre besoin de permanence. Pourquoi recevons-nous une éducation ? Pour devenir les machines d'un monde de technologie ? Pour consacrer notre vie au travail avant de trouver la mort dans un accident ou à la suite d'une maladie douloureuse ? Telle est la vie que notre culture, notre religion, nous ont façonnée. Dans le monde entier, toutes les épouses et toutes les mères versent des larmes : la guerre ou la maladie leur ont ravi leurs maris ou leurs fils. L'amour est-il attachement? Se trouve-t-il dans les larmes et les souffrances de la perte ? Est-il solitude et chagrin? Est-il apitoiement sur soi-même et douleur de la séparation? Si vous aviez vraiment aimé votre fils, vous auriez fait en sorte que plus aucun fils, jamais, ne meure à la guerre. Des milliers de guerres se sont succédé au fil de l'histoire et ni les mères ni les épouses ne se

sont jamais radicalement opposées aux chemins qui mènent aux champs de bataille. Vous pleurez, éperdue de douleur, et sans le vouloir, vous confortez les régimes qui engendrent les guerres. La violence est étrangère à l'amour.

Cet homme vint raconter pourquoi il se séparait de sa femme. « Nous nous sommes mariés très jeunes et, au bout de quelques années, tout s'est mis à aller de travers, tant sur le plan sexuel que moral. Nous sommes devenus totalement inadaptés l'un à l'autre. Au début, pourtant, nous nous aimions, mais cet amour s'est progressivement transformé en haine. Notre séparation est maintenant indispensable et nos avocats s'en occupent. »

L'amour est-il le plaisir et la permanence du désir? L'amour est-il sensation physique?

L'attirance et sa réalisation, est-ce cela l'amour? Est-ce un produit de la pensée? Quelque chose qui est né d'un concours de circonstances ? L'amour est-il fait de camaraderie, de tendresse et d'amitié ? Qu'un seul de ces éléments prédomine et il ne s'agira pas d'amour. L'amour est aussi souverain que la mort.

Il existe un sentier qui serpente jusqu'au sommet des montagnes et traverse des bois, des prairies et des espaces ouverts. Au pied de la montagne, là où débute ce sentier, se trouve un banc sur lequel un couple de personnes âgées est assis. Ils regardent la vallée ensoleillée et viennent là très souvent. Ils restent assis sans dire un mot, dans la contemplation silencieuse de la splendeur de la terre. Ils attendent l'heure de leur mort: Le sentier se perd dans les neiges éternelles.

Brockwood Park, le 9 octobre 1973

Vingt-quatrième visite

Les pluies venaient de cesser et les énormes rochers luisaient sous le soleil matinal. Les lits asséchés des rivières étaient de nouveau emplis d'eau et la nature exultait une nouvelle fois. La terre était plus rouge, les buissons et les brins d'herbe plus verts et les arbres aux racines gigantesques avaient émis de nouvelles feuilles. Le bétail était plus gras et les villageois moins maigres. Ces collines sont là depuis le commencement du monde et les rocs massifs semblent y avoir été répartis de façon bien équilibrée. A l'est se trouve une colline qui a la forme d'une vaste plate-forme et sur laquelle un temple carré a été édifié. Les enfants du village doivent parcourir plusieurs kilomètres pour aller apprendre à lire et à écrire. Une petite fille, toute seule, le visage brillant, se rendait ce jour-là à l'école du village voisin. Elle tenait un livre d'une main et une légère collation de l'autre. Elle s'arrêta en passant devant nous, tout à la fois timide et curieuse. Mais elle ne s'attarda pas, redoutant d'être en retard pour l'école. Le vert des rizières était étonnant. C'était une longue matinée paisible.

Deux corneilles se chamaillaient dans le ciel, croassant et se donnant de mutuels coups de bec. Bientôt, comme elles n'avaient pas suffisamment de prise dans les airs, elles vinrent se poser sur le sol et reprirent leur combat. Des plumes volaient, la bataille faisait rage. Soudain, une douzaine d'autres corneilles fondirent sur elles et mirent un terme à la querelle. Après beaucoup de croassements et de réprimandes, tous les oiseaux disparurent dans les arbres.

La violence est partout, on la trouve chez les gens cultivés comme chez les primitifs, parmi les intellectuels comme parmi les personnes sentimentales. Pas plus l'éducation que les religions organisées n'ont réussi à domestiquer l'homme. Bien au contraire, elles sont responsables des guerres, des tortures, des camps de concentration et du massacre des animaux sur la terre et dans les océans. Plus l'homme progresse, plus sa cruauté semble s'accroître. La politique est maintenant devenue du gangstérisme, c'est un groupe contre l'autre. Le nationalisme a donné lieu à des guerres, mais il existe aussi des guerres économiques, ainsi que des haines et des violences individuelles. L'expérience et le savoir ne paraissent rien enseigner à l'homme et la violence sous toutes ses formes persiste. Quel rôle joue le savoir dans la transformation de l'homme et de la société ?

L'énergie qui a été utilisée pour accumuler les connaissances n'a pas modifié l'homme ; elle n'a pas mis un terme à la violence. L'énergie qui a été déployée pour expliquer de mille et une façons pourquoi il est si agressif, si brutal et impitoyable n'a pas non plus mis fin à sa cruauté. L'énergie investie dans l'analyse de sa destruction folle et suicidaire, du plaisir qu'il prend dans la violence, de son sadisme et de son comportement dominateur n'a d'aucune façon su rendre l'homme plus attentif et plus paisible. En dépit de tous les mots et de tous les livres, malgré les menaces et les punitions, l'homme est toujours un être de violence.

La violence ne réside pas uniquement dans les massacres, les bombardements ou les bains de sang qui suivent certaines révolutions ; elle est de nature plus profonde, plus subtile. Le fait de se conformer et d'imiter est signe de violence, la duperie et l'asservissement à une autorité sont révélateurs de violence. L'ambition et la rivalité sociales constituent une expression de cette agressivité et de cette cruauté, la comparaison suscite l'envie, car elle entraîne l'animosité et la haine. Le conflit, qu'il soit intérieur ou extérieur, est le terrain sur lequel germe la violence. Quelles que soient les formes qu'elle revête, la division est porteuse de conflit et de souffrance.

Vous savez tout cela. Vous lisez, vous êtes informé des conséquences de la violence. Vous l'avez décelée en vous-même et parmi votre entourage, vous l'avez entendue s'exprimer. Or la violence est toujours là. Pourquoi ? Justifier et démontrer les raisons d'un tel comportement n'a pas de véritable signification. En suivant une telle attitude,

vous gâchez l'énergie dont vous avez besoin pour transcender cette violence. Vous avez besoin de toute votre énergie pour retrouver et dépasser la vitalité qui se perd dans la violence. Maîtriser, contrôler la violence est encore une forme de violence, car celui qui contrôle et ce qu'il contrôle ne font qu'un. Dans l'attention totale, qui est addition de toutes les énergies, la violence ne peut plus s'exercer d'aucune façon. L'attention n'est pas un simple mot, une formule abstraite de la pensée mais une action qui s'opère dans la vie quotidienne. L'action n'est pas une idéologie et si elle en découle, elle est génératrice de violence.

Après les pluies, le fleuve contourne les gros rochers, traverse villes et villages et, quel que soit son degré de pollution, retrouve sa pureté pour irriguer les vallées, les gorges et les prés.

Brockwood Park, le 10 octobre 1973

Vingt-cinquième visite

Krishnamurti : Un célèbre gourou vint de nouveau lui rendre visite. Nous étions assis dans le parc de la maison, fort agréable et entouré de murs. La pelouse était bien entretenue, d'un vert soutenu et l'on y voyait des roses, des pois de senteur, des soucis d'un jaune éclatant et d'autres fleurs du nord de l'Asie. Les murs et les arbres faisaient écran au bruit des quelques voitures qui passaient par là; l'air embaumait, chargé du parfum des fleurs. Vers le soir, une famille de chacals sortait de sa cachette, sous un arbre. Ils avaient creusé un trou profond dans lequel la femelle avait donné naissance à ses trois petits. Ils semblaient en parfaite santé et, peu de temps après le coucher du soleil, la mère les accompagnait dans leur promenade en prenant soin de ne pas s'éloigner des arbres. Les poubelles se trouvaient derrière la maison et ils iraient les inspecter plus tard. Il y avait également une famille de mangoustes. Chaque soir, la mère mangouste au nez rose et à la longue queue épaisse sortait elle aussi de sa cachette, suivie de ses deux petits. Ils longeaient le mur, marchant l'un derrière l'autre, et se rendaient eux aussi près de la cuisine, où des restes les attendaient. Grâce à eux, nul serpent ne résidait dans le parc. Mangoustes et chacals semblaient ne s'être jamais rencontrés et si d'aventure cela s'était produit, ils avaient su observer une mutuelle neutralité.

Le gourou avait fait savoir quelques jours plus tôt qu'il souhaitait nous rendre visite. Il arriva, suivi de ses disciples qui se pressaient derrière lui, l'un après l'autre. Ils se prosternaient et touchaient ses pieds pour exprimer la profondeur de leur respect. Ils voulurent faire de même avec lui, niais il s'y refusa. Il leur expliqua qu'il trouvait cela dégradant, mais la tradition et l'espoir du paradis étaient trop profondément ancrés en eux. Ayant fait vœu de ne jamais pénétrer chez un couple marié, le gourou ne voulut pas entrer dans la maison de nos hôtes. Le ciel, ce matin-là, était d'un bleu intense et les ombres profondes.

Question : Vous niez être un gourou, dit-il, mais vous êtes en fait le gourou des gourous. Je vous ai observé depuis votre enfance et vos paroles renferment la vérité mais rares sont ceux qui peuvent la comprendre. Nous sommes nécessaires à la majorité des gens, car sans nous, ils seraient perdus. Notre autorité guide les insensés et les sauve. Nous sommes des interprètes. Nous avons vécu nos propres expériences. Nous savons. La tradition constitue un rempart et seule une infime minorité est capable de voler de ses propres ailes et de voir la réalité telle qu'elle est. Vous faites partie des bienheureux mais nous, nous devons marcher avec la foule, chanter leurs chants, respecter les saints noms et dispenser l'eau bénite, ce qui ne signifie pas que nous sommes de parfaits hypocrites. Ils ont besoin d'aide et nous sommes là pour la leur prodiguer. En quoi consiste donc, s'il est permis de le demander, l'expérience de cette ultime réalité ?

Krishnamurti : Les disciples continuaient leurs allées et venues, ne s'intéressant pas à notre conversation, indifférents à ce qui les entourait, à la beauté de la fleur et de l'arbre. Certains d'entre eux s'étaient assis dans l'herbe et écoutaient, espérant que ce qu'ils entendraient ne les perturberait pas trop. Sa culture ne suffit pas à combler l'homme cultivé.

On ne peut faire l'expérience de la réalité. Nul chemin ne mène vers elle et nul mot ne la désigne. Ce n'est pas quelque chose que l'on cherche et que l'on finit par trouver. Le fait de trouver, après avoir cherché, témoigne de la corruption de l'esprit. Le seul mot de vérité n'est pas la vérité ; la description n'est pas ce qui est décrit.

Question : Les anciens nous ont fait part de leurs expériences, de la béatitude qu'ils ont trouvée dans la méditation, de l'état de conscience supérieure auquel ils ont accédé, de la réalité sacrée qu'ils ont découverte. Est-il permis de vous demander si l'on doit

rejeter tout cela, s'écarter de leur très haut exemple ?

Krishnamurti : Admettre que quiconque fasse autorité en matière de méditation, c'est nier la méditation. Le savoir, les concepts, les exemples n'ont aucunement leur place dans la méditation. L'élimination totale de celui qui médite, de celui qui expérimente, de celui qui pense, telle est l'essence de la méditation. C'est en cette liberté que réside l'action de la méditation quotidienne. L'observateur appartient au passé, son terrain est le temps. Ses pensées, ses images, ses ombres sont liées au temps. Le savoir est d'ordre temporel et ce n'est qu'en se libérant du connu que s'opère l'épanouissement de la méditation. Il n'existe pour cela aucun système et, par conséquent, rien qui indique la direction de la vérité ou de la beauté de la méditation. Suivre quelqu'un d'autre, son exemple, ses paroles, c'est proscrire la vérité. Ce n'est que dans le miroir de nos relations qu'apparaît le visage de ce qui est. Celui qui voit est ce qui est vu. Sans l'ordre qui provient de la vertu, la méditation et les interminables assertions d'autrui n'ont absolument aucun sens, sont dépourvues de la moindre pertinence. La vérité n'est pas une tradition ; elle ne se transmet pas.

Les pois de senteur, sous le soleil, exhalaient un parfum très puissant.

Brockwood Park, le 12 octobre 1973

Vingt-sixième visite

Nous volions à trente-sept mille pieds d'altitude, très régulièrement, et l'avion était bondé. Nous avions cessé de survoler la mer et approchions du continent ; tout au-dessous de nous, très loin, se trouvaient la mer et la terre. Les passagers semblaient ne pas pouvoir s'empêcher de parler, de boire et de feuilleter des magazines. Ensuite, on projeta un film. Les voyageurs constituaient un groupe bruyant qu'il fallait distraire et nourrir ; ils dormaient, ronflaient et se tenaient par la main. La terre disparut bientôt sous une masse de nuages qui s'étendait d'un point à l'autre de l'horizon. Immensité et profondeur de l'espace dans le bruit des conversations. Une infinité de nuages blancs flottait entre l'avion et la terre et, au-dessus de nous, le bleu tendre du ciel. Assis près d'une fenêtre, vous étiez totalement réveillé, contemplant les nuages aux formes changeantes sous la lumière blanche qui les irisait.

La conscience a-t-elle la moindre profondeur ou n'est-elle agitée que de mouvements de surface ? La pensée peut imaginer sa profondeur, affirmer qu'elle possède bien une profondeur ou se borner à ne considérer que les ondulations de la surface. Le champ de la pensée a-t-il la moindre profondeur? La conscience est faite de son contenu et ce contenu constitue sa propre limite. La pensée est l'activité de l'extérieur et dans certaines langues, pensée signifie extérieur. L'importance que l'on accorde aux couches cachées de la conscience reste superficielle, sans la moindre profondeur. La pensée peut se doter d'un centre, tel que l'ego, le « moi », mais cela ne suffira pas à lui conférer une profondeur. Les mots, aussi subtilement et habilement agencés soient-ils, n'ont pas d'épaisseur. Le « moi » est une fabrication, une construction de la pensée qui se fonde sur le mot et l'identification. Le « moi », qui cherche la profondeur dans l'action, dans l'existence, n'a aucune signification. Toutes ses tentatives pour créer des rapports empreints de profondeur se terminent dans la multiplication de ses propres images. Ce sont leurs ombres qui lui paraissent profondes. Les activités de la pensée sont dénuées de profondeur. Ses plaisirs, autant que ses craintes et ses douleurs, sont superficiels. Le terme même de surface implique l'existence d'une partie interne, vaste volume d'eau ou vide immense. L'esprit, qu'il soit vide ou profond, renferme les mots de la pensée et la pensée est en soi superficielle. La partie interne, le volume, de la pensée est constitué par l'expérience, le savoir, la mémoire, autant de choses du passé, de dépouilles dont on ne peut que conserver le souvenir, sur lesquelles on peut agir ou ne pas agir.

Sur la terre, tout en bas, un large fleuve étirait ses méandres parmi les fermes dispersées et les routes en lacets où semblaient grouiller des fourmis. Les montagnes étaient couvertes de neige et les vallées verdoyantes noyées d'ombres profondes. Droit devant nous, le soleil se laissa glisser dans la mer tandis que l'avion se posait dans les fumées et le vacarme d'une ville en pleine expansion.

La vie elle-même, l'existence, a-t-elle un sens profond ? Toutes les relations sont-elles creuses ? La pensée pourra-t-elle jamais le découvrir? La pensée est le seul instrument que l'homme a perfectionné et affiné mais lorsqu'on lui dénie, en tant que moyen, la capacité de comprendre le sens profond de la vie, l'esprit se tourne alors vers d'autres procédés. Mener une existence creuse devient vite lassant, ennuyeux et dénué de sens, et c'est de là que naissent la poursuite constante du plaisir, les craintes, le conflit et la violence. Voir les fragments constitutifs de la pensée et la façon dont ils s'agencent, globalement, c'est cela qui met fin au processus de la pensée. La perception du tout n'est possible que lorsque l'observateur, qui est lui aussi un fragment de la pensée, cesse toute activité. Toute action est alors relation, d'où le conflit et la douleur sont exclus.

Seul le silence est profond, comme l'amour. Ni le silence ni l'amour ne participent du mouvement de la pensée. Et les mots sont alors les seuls, qu'ils soient profonds ou creux, à perdre toute signification. L'amour, pas plus que le silence, ne peuvent se

mesurer. La pensée, le temps, se mesurent ; la pensée est temps. Mesurer est nécessaire mais lorsque la pensée introduit la mesure dans l'action et les relations, le désordre et la discorde s'ensuivent. L'ordre est incommensurable, on ne peut mesurer que le désordre.

La mer et la maison étaient calmes et tranquilles, et à l'arrière-plan, les collines où poussaient les fleurs sauvages du printemps étaient silencieuses.

Brockwood Park, le 13 octobre 1973

Rome, Italie, 1973

Vingt-septième visite

Krishnamurti se trouvait à Rome du 17 au 29 octobre.

L'été avait été sec et torride, avec quelques rares averses. L'herbe jaunissait mais les grands arbres aux lourds feuillages ne semblaient pas en souffrir et les fleurs étaient en pleine floraison. Le pays n'avait pas connu un tel été depuis des années et les cultivateurs étaient enchantés. Dans les villes, c'était atroce : air pollué, canicule et rues noires de monde. Les châtaignes étaient déjà presque brunes et les jardins publics regorgeaient de promeneurs et d'enfants qui criaient et couraient en tous sens. Dans la campagne, tout était magnifique ; elle conserve toujours un caractère paisible et les petites rivières étroites où nageaient cygnes et canards offraient un spectacle enchanteur. Romantisme et sentimentalité étaient soigneusement enfermés au cœur des villes et ici, en pleine nature, tout n'était que beauté et ravissement. Une route traverse la forêt, et les ombres mouchetées de lumière autant que les feuilles des arbres contiennent cette beauté, de la plus petite feuille morte jusqu'au moindre brin d'herbe. La beauté n'est pas un mot, une réaction d'ordre affectif. Ce n'est pas quelque chose de maléable, que la pensée peut déformer et modeler à sa guise. Lorsque la beauté existe, tous les actes et tous les mouvements, dans chaque forme de relation, sont pleins et entiers, sensés et par là même, saints. Quand cette beauté, cet amour, font défaut, le monde devient fou.

Sur le petit écran le prédicateur, à l'aide de gestes et de mots soigneusement étudiés, affirmait que son sauveur, le seul sauveur, était vivant car, si tel n'était pas le cas, le monde serait privé d'espoir. Les mouvements agressifs de son bras semblaient repousser toute forme de doute, d'interrogation, car il détenait la connaissance et vous ne pouviez que vous incliner devant ce savoir : vous partagez ce savoir, c'est cela qui constitue votre conviction. Les effets calculés de ses gestes et ses paroles convaincantes étaient nourriture et encouragement pour son auditoire, qui le regardait bouche bée, jeunes comme vieux, totalement sous le charme, dans l'adoration de leurs images mentales. Une guerre venait de se déclarer et ni le prédicateur ni son assistance n'y prêtaient attention, car les guerres sont inévitables et inhérentes aux sociétés.

Un peu plus tard, une émission scientifique lui succéda sur l'écran, qui montrait les merveilleuses inventions des savants, la façon remarquable dont ils maîtrisaient l'espace, le monde de demain et les nouvelles machines sophistiquées. On expliqua également comment se formaient les cellules, comment se déroulaient les expériences effectuées sur les animaux, en particulier les vers et les mouches. L'étude du comportement animal était traitée avec soin, de façon amusante. Grâce à ce type d'expérience, les chercheurs se trouvaient plus à même de comprendre le comportement humain. Vinrent ensuite des commentaires sur les vestiges d'une ancienne civilisation : on vit des fouilles, des vases, des mosaïques soigneusement préservées et des pans de murs effondrés. Monde merveilleux du passé, avec ses temples et ses splendeurs. Nombre d'ouvrages ont traité des richesses, des peintures, des grandeurs et des cruautés d'antan, de ses rois et de ses esclaves.

Ensuite apparurent sur l'écran des images de la guerre qui, au même moment, faisait rage dans le désert et parmi les monts verdoyants. Énormes tanks et avions volant à basse altitude ; tumulte et massacre organisé. Hommes politiques n'ayant que la paix à la bouche mais encourageant la guerre dans chaque pays. Femmes en pleurs et blessés agonisants, enfants agitant des drapeaux et prêtres psalmodiant leur bénédiction.

Les larmes de l'humanité n'ont pu mettre fin au désir de tuer qui est en l'homme. Aucune religion n'a mis terme à la guerre. Bien au contraire, toutes l'ont encouragée,

bénissant le matériel porteur de mort ; elles ont divisé les peuples. Les gouvernements sont isolés et chérissent leur insularité. Les scientifiques sont soutenus par les gouvernements. Le prédicateur se perd dans ses phrases et ses images.

En dépit de vos propres larmes, vous n'en apprendrez pas moins à vos enfants à tuer et à se faire tuer. Vous acceptez cela comme faisant partie de la vie ; votre engagement ne concerne que votre propre sécurité : voilà votre dieu et votre douleur. Vous dispensez tant de soins, tant de générosité, à l'éducation de vos enfants, tout en acceptant avec enthousiasme qu'ils puissent aller se faire tuer. Des images de bébés phoques aux grands yeux que l'on massacrait occupèrent l'écran.

La culture a pour fonction la transformation totale de l'homme.

De l'autre côté de la rivière, des canards mandarin se poursuivaient en s'éclaboussant et l'ombre des arbres se reflétait sur l'eau.

Rome, le 17 octobre 1973

Vingt-huitième visite

Il existe en sanscrit une longue prière pour la paix. Elle fut écrite il y a des siècles et des siècles par quelqu'un pour qui la paix revêtait un caractère de nécessité absolue et peut-être était-ce là ce qui inspirait sa vie quotidienne. Cette prière fut composée avant que le poison rampant du nationalisme ne soit à l'œuvre, avant l'immortalisation du pouvoir de l'argent et l'importance accordée aux biens matériels qui découle de l'industrialisation. Cette prière tend vers une paix durable : « Que la paix règne parmi les dieux, dans le ciel et entre les étoiles ; que la paix soit sur la terre, entre les hommes et les animaux à quatre pattes ; puissions-nous ne pas nous nuire mutuellement, puissions-nous être généreux les uns envers les autres ; puissions-nous posséder cette intelligence qui guidera nos vies et nos actes ; que la paix soi dans notre prière, sur nos lèvres et dans nos cœurs. »

Cette paix ne fait pas référence à la moindre notion d'individualité ; cela ne survint que beaucoup plus tard. Il n'y est question que de nous-mêmes : notre paix, notre intelligence, notre savoir, notre édification. Le son du sanscrit semble exercer un étrange effet. Dans un temple, une cinquantaine de prêtres psalmodiaient en sanscrit et les murs eux-mêmes paraissaient vibrer.

Un sentier traverse la prairie d'un vert étincelant, puis s'enfonce dans la forêt où pénètre le soleil, avant d'aller se perdre plus loin. Personne, ou presque, ne se rend dans cette forêt où se mêlent ombres et lumière. C'est un endroit très paisible, tranquille et isolé. On y rencontre des écureuils et parfois des daims qui jettent un regard prudent avant de s'éloigner à toute allure. Perchés sur une branche, les écureuils vous épient et il arrive qu'ils vous réprimandent. Ces bois exhalent le parfum de l'été et l'odeur de la terre humide. Ils contiennent des arbres gigantesques, vénérables et couverts de mousse, qui vous font une manière d'accueil dont vous percevez la chaleur. A chaque fois que vous venez vous asseoir là pour regarder, au travers des branches et des feuilles, le ciel bleu et magnifique, vous retrouvez cette paix et cet accueil. Vous vous êtes rendu avec d'autres dans cette forêt mais il ne s'y trouvait que silence et réserve. Les gens bavardaient, indifférents, n'ayant pas conscience de la dignité et de la grandeur des arbres ; ils n'avaient pas la moindre relation avec la nature ni, fort probablement, les uns avec les autres. La relation entre les arbres et vous était totale, immédiate ; vous étiez l'ami de ces arbres et, de la sorte, l'ami de tous les arbres, buissons et fleurs de la terre. Vous ne veniez pas détruire et la paix régnait entre eux et vous.

La paix n'est pas l'intervalle qui sépare la fin d'un conflit du début d'un autre, ni la souffrance d'une nouvelle douleur. Aucun gouvernement ne peut amener la paix, celles qu'ils proposent sont faites de corruption et de décadence. Exercer une autorité sur une population est facteur de dégénérescence, car les autres populations de la terre ne sont pas prises en considération. Les tyrannies n'aboutissent jamais à la paix car elles sont négatrices de liberté : paix et liberté sont indissociables. Tuer autrui au nom de la paix exprime parfaitement la stupidité des idéologies. La paix ne s'achète pas ; elle n'est pas non plus une création de l'intellect. On ne peut l'acquérir ni par la prière, ni par le marchandage. Elle ne se trouve dans aucun édifice sacré, dans aucun livre ; nul être n'en est dépositaire. Personne ne peut vous mener vers elle, qu'il s'agisse d'un gourou, d'un prêtre ou d'un symbole.

Elle est dans la méditation. La méditation porte en elle le mouvement de la paix. Ce n'est pas une finalité vers quoi on tend ; cela ne peut être édifié par la pensée ou les mots. La méditation a pour action l'intelligence. La méditation n'est rien de ce que vous avez pu apprendre, rien de ce dont vous avez pu faire l'expérience. Mettre un terme à tout savoir, à toute expérience, voilà ce qu'est méditer. Cela consiste à abolir l'action de celui qui expérimente. Lorsque les relations sont dépourvues de paix, nulle paix ne se

trouvera dans la méditation ; il ne s'agira que de fuite dans l'illusion et la rêverie chimérique. Cela ne se démontre ni ne se décrit. On ne peut juger de la liberté. Vous en aurez conscience, si elle existe, dans les activités de votre vie quotidienne, l'ordre, la vertu de votre vie.

Il y avait de lourds nuages et des brumes, ce matin-là ; il allait pleuvoir. Il faudrait attendre plusieurs jours pour revoir le bleu du ciel. Pourtant, quand vous vous êtes enfoncé dans la forêt, la paix et l'accueil chaleureux n'avaient rien perdu de leur intensité. Il régnait là un calme absolu, une paix incompréhensible. Les écureuils s'étaient cachés et les sauterelles des prés avaient fait silence. Au-delà des collines et des vallées, la mer était agitée.

Rome, le 18 octobre 1973

Vingt-neuvième visite

La forêt s'endormait ; le sentier qui la traversait était sombre et sinueux. Rien ne bougeait ; le crépuscule s'évanouissait et le silence de la nuit baignait la terre. Le murmure du petit ruisseau, si insistant pendant la journée, s'effaçait au profit du calme nocturne. Au travers des feuillages apparaissaient les étoiles, scintillantes et très proches. L'obscurité de la nuit est aussi nécessaire que la lumière du jour. Les arbres accueillants semblaient repliés sur eux-mêmes, distants. Multitude de sujets hautains, inapprochables. Ils dormaient ; mieux valait ne pas les déranger. Au sein de cette obscurité tranquille, pourtant, s'opéraient des processus de croissance et de floraison, de reconstitution de l'énergie pour faire face à la venue du jour. La nuit était aussi essentielle que le jour. Toutes deux donnaient vie, énergie, à toutes les espèces vivantes. Seul l'homme les dégrade.

Le sommeil a beaucoup d'importance, un sommeil sans trop de rêves, sans trop de mouvements agités. De nombreuses choses se produisent durant le sommeil, tant au niveau de l'organisme que du cerveau (l'esprit est le cerveau) : ils ne font qu'un et participent d'un mouvement unitaire. Pour l'ensemble de cette structure, le sommeil est absolument indispensable. Lors du sommeil, l'ordre, l'adaptation ont lieu, ainsi que des perceptions plus profondes. Plus le cerveau est calme, plus les perceptions seront profondes. Le cerveau a besoin de sécurité et d'ordre pour fonctionner harmonieusement, sans friction. La nuit la lui dispense et durant un sommeil calme se produisent des mouvements, des états, auxquels la pensée ne peut jamais parvenir. Les rêves sont des perturbations, ils 'déforment la perception totale. Dans le sommeil, l'esprit se régénère.

Les rêves sont pourtant nécessaires, me direz-vous : on peut devenir fou si l'on ne rêve pas. Les rêves sont donc utiles, révélateurs. Il existe des rêves superficiels, qui n'ont pas grande signification ; d'autres sont chargés de sens et il existe aussi un état dépourvu de rêves. Les rêves sont l'expression, sous différentes formes, différents symboles, de notre vie quotidienne. Si vos relations au monde sont privées d'ordre et d'harmonie, vos rêves ne seront que le reflet de ce désordre. Le cerveau, au cours du sommeil, tentera de résoudre cette contradiction en rétablissant l'ordre. Cette lutte constante entre l'ordre et le désordre épuise le cerveau. Mais il a tant besoin de sécurité et d'ordre pour fonctionner que les croyances, les idéologies et autres concepts névrotiques lui deviennent nécessaires. Prendre la nuit pour le jour est l'une de ces habitudes névrotiques. Les inepties qui se produisent dans le monde moderne après la tombée de la nuit sont autant de tentatives de s'évader de la routine et de l'ennui accumulés lors de la journée.

Prendre totalement conscience du désordre qui préside à toutes nos relations, privées et publiques, intimes et lointaines, prendre totalement conscience de ce qui est, sans le moindre critère sélectif, pendant les heures de la journée, suffit à faire naître l'ordre à partir du désordre. Le cerveau, dans ce cas, n'a plus besoin de chercher l'ordre pendant le sommeil. Les rêves sont alors superficiels et n'ont pas grande signification. L'ordre total de la conscience, comme du subconscient, advient lorsque la division entre celui qui observe et ce qui est observé cesse radicalement. Ce qui est se trouve transcendé lorsque l'observateur, qui est le passé, qui est le temps, cesse toute activité. Le présent actif, ce qui est, n'est pas pris dans les liens du temps comme l'est l'observateur.

Ce n'est que lorsque l'esprit — tout ensemble le cerveau et l'organisme — parvient à cet ordre total durant son sommeil que peut se produire la prise de conscience de cet état indescriptible, de ce mouvement hors du temps. Il ne s'agit pas d'un rêve extravagant, d'une fuite dans l'abstraction. C'est là ce qui constitue la somme, la perfection de la méditation. En d'autres termes, qu'il soit éveillé ou en sommeil, le

cerveau reste actif mais la dualité conflictuelle entre ordre et désordre l'épuisé. L'ordre est la forme la plus élevée de la vertu, de la sensibilité, de l'intelligence. Lorsque règne cette infinie beauté de l'ordre, cette harmonie, le cerveau met fin à son incessante activité ; certaines de ses parties continuent à porter le fardeau de la mémoire, mais cela ne concerne qu'une faible portion de son champ. Le reste du cerveau échappe au bruit de l'expérience. Cette liberté, c'est l'ordre, l'harmonie du silence. Cette liberté et le bruit de la mémoire se meuvent ensemble ; c'est l'intelligence qui est l'action de ce mouvement. La méditation consiste à se libérer du connu tout en opérant dans le champ du connu. Il n'y a pas de « moi » en tant qu'opérateur. Cette méditation lucide se poursuit que l'on dorme ou soit éveillé.

Le sentier sortait lentement des bois et, d'un bout à l'autre de l'horizon, le ciel était rempli d'étoiles. Dans les champs, tout était immobile.

Rome, le 19 octobre 1973

Trentième visite

C'est « la plus grande chose vivante du monde ». De proportions gigantesques, sa taille et son tronc sont immenses. Parmi les autres séquoias, également très âgés, celui-là s'élevait majestueusement, plus haut que tout autre. Certains avaient été marqués par le feu, mais lui n'en portait aucune trace. Il avait traversé toutes les laideurs de l'histoire, connu toutes les guerres du monde, toutes les méchancetés et les souffrances de l'homme, supporté la foudre et l'éclair, à travers toutes les tempêtes du temps. Il demeurait, intact, grandiose et totalement seul, impressionnant de dignité. L'écorce particulière des séquoias leur avait permis de résister aux incendies qui eurent lieu et de survivre. Les touristes bruyants n'étaient pas encore arrivés et vous étiez seul en compagnie de ce grand « silencieux ». Il se dressait vers le ciel et vous avez pris place sous ses branches, dôme aussi vaste qu'éternel. Son âge plus que vénérable renforçait la dignité de son silence et lui conférait la réserve propre aux patriarches. Cet arbre était aussi silencieux que votre esprit, aussi paisible que votre cœur et vivait sans le fardeau du temps. Vous avez pris conscience d'une compassion que le temps n'avait pas altérée, d'une innocence qui n'avait jamais éprouvé ni blessure ni souffrance. Vous êtes resté assis et le temps s'est écoulé, qui ne reviendrait plus. L'immortalité était là, car la mort n'avait jamais fait son œuvre. Rien d'autre n'existait que cet arbre immense, les nuages et le ciel. Vous êtes retourné vous asseoir auprès de cet arbre et, chaque jour, pendant quelques semaines, vous avez éprouvé une béatitude dont vous n'avez pris conscience qu'au moment de votre départ. Il ne vous était pas possible d'y retourner pour obtenir davantage. Il n'y avait pas de davantage, le davantage se trouvait dans la vallée, beaucoup plus bas. Comme ce lieu saint ne devait rien à la main de l'homme, son caractère sacré et insondable vous habiterait à jamais car cela ne vous appartenait pas.

Très tôt le matin, quand le soleil n'était pas encore parvenu au sommet des arbres, le daim et l'ours étaient là. Nous nous examinions avec une curiosité réciproque, pensivement. La terre constituait notre bien commun et la peur n'existait pas. Les geais bleus et les écureuils roux se montreraient bientôt. Un des écureuils était sociable et peu farouche. Vous aviez des noisettes dans votre poche, qu'il venait chercher dans votre main. Lorsqu'il avait eu sa ration, les deux geais sautaient d'une branche à l'autre et leurs criailleries cessaient. Le journée commençait.

La sensualité, dans le monde du plaisir, est devenue très importante. Le goût ordonne et bientôt l'habitude du plaisir se met en place. Bien qu'il puisse faire du tort à l'ensemble de l'organisme, le plaisir règne en maître. Le plaisir des sens, de la pensée subtile et raffinée, des mots et des images de l'esprit, de la main, tout cela participe de notre culture et de notre éducation, ainsi que le plaisir de la violence et le plaisir du sexe. L'homme est façonné à l'image du plaisir et toute existence, religieuse ou non, ne tend qu'à sa poursuite. L'importance démesurée que l'on accorde au plaisir résulte d'un conformisme moral et intellectuel. Lorsque l'esprit n'est ni libre ni totalement conscient, la sensualité devient facteur de corruption, comme on peut le constater dans le monde contemporain. Le plaisir de l'argent et la sexualité exercent leur domination. L'homme est devenu un être d'occasion, de deuxième choix et, dans ce cas, l'expression de sa sensualité devient sa liberté. L'amour n'est plus alors que plaisir et désir. Le divertissement organisé, d'ordre religieux ou commercial, débouche sur l'immoralité sociale et individuelle : on cesse d'être responsable. Réagir de tout son être à chaque forme de défi, c'est être responsable, pleinement engagé. Cela ne peut se produire lorsque la pensée, de par son essence même, est fragmentaire et lorsque la recherche des plaisirs, sous ses aspects les plus évidents comme les plus cachés, est le principal mouvement de l'existence. Le plaisir n'est pas la joie ; ce sont deux choses totalement différentes. La joie survient de façon inattendue, alors que le plaisir se cultive, s'alimente. La joie est là lorsque le « moi » a disparu ; le plaisir renforce les liens du

temps. Joie et plaisir ne peuvent coexister simultanément. Plaisir, peur et violence vont de pair ; ce sont d'inséparables compagnons. Apprendre en observant est action, le faire est le voir.

En fin de journée, lorsque le soir tombait, les geais et les écureuils s'en allaient se coucher. L'étoile du soir pointait tout juste et les bruits du jour et de la mémoire avaient pris fin. Les séquoias géants étaient immobiles. Ils demeureront au-delà du temps. Seul l'homme meurt et en souffre.

Rome, le 20 octobre 1973

Trente-et-unième visite

C'était une nuit sans lune et la Croix du Sud apparaissait nettement au-dessus des palmiers. Il s'écoulerait encore de nombreuses heures avant le lever du soleil. Dans ce calme et cette obscurité, toutes les étoiles semblaient très proches de la terre ; elles scintillaient, éclatantes dans la nuit. Elles étaient d'un bleu pénétrant et paraissaient prendre naissance dans le fleuve. La Croix du Sud était seule, sans aucune autre étoile. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent sur la terre immobile, comme lassée de l'activité de l'homme. La matinée s'annonçait agréable après les fortes pluies ; on ne voyait pas un nuage. Déjà, Orion avait disparu et l'étoile du matin était très loin à l'horizon. Dans le bosquet, les grenouilles coassaient dans la mare voisine ; elles seraient silencieuses un moment, puis se réveilleraient et reprendraient leur chant. Le lourd parfum du jasmin flottait dans l'air et, tout là-bas, résonnaient des psalmodies. A cette heure-là pourtant, régnait un silence ému et sa subtile beauté imprégnait la terre. La méditation est le mouvement de ce silence.

Dans le parc entouré de murs, les bruits du jour débutèrent. On lavait un petit bébé. Puis on passa de l'huile sur toutes les parties de son corps, avec beaucoup de soin, en utilisant une huile différente pour la tête. Elles avaient chacune une odeur particulière et avaient été légèrement chauffées. Le petit enfant adorait cela ; il gazouillait doucement pour lui-même et ses petits membres dodus luisaient de partout. Ensuite on le nettoya avec une poudre parfumée à cet usage. Le nourrisson ne pleura pas, il bénéficiait de tant de soins et d'amour. Tendrement entouré d'une serviette propre et blanche, il fut séché et nourri puis mis au lit où il s'endormit immédiatement. Il grandirait et serait élevé, ferait l'apprentissage du travail, accepterait les traditions, les anciennes et nouvelles croyances, aurait des enfants, supporterait la douleur et le rire de la souffrance.

Un jour, sa mère vint nous voir et demanda : « Qu'est-ce que l'amour ? Est-ce prendre soin de quelqu'un, lui faire confiance, en être responsable ? Est-ce le plaisir entre l'homme et la femme ? Est-ce la douleur de l'attachement et de la solitude ? »

Vous élevez votre enfant avec tant de soin, tant d'infatigable énergie, lui consacrant votre vie, votre temps. Vous vous sentez peut-être, inconsciemment, responsable de lui. Vous l'aimez. Mais l'effet restrictif de l'éducation se fera bientôt sentir, qui l'obligera à s'adapter à la punition et à la récompense pour s'intégrer à la structure sociale. L'éducation est le moyen reconnu pour conditionner l'esprit. A quoi tend l'éducation ? A nous faire accepter le travail incessant et la mort ? Vous avez dispensé vos soins les plus tendres, votre affection, mais votre responsabilité cesse-t-elle dès lors que débute l'éducation ? Est-ce l'amour qui enverra votre fils se faire tuer à la guerre, après tant d'efforts attentifs et de générosité ? Votre responsabilité, qu'il ne faut pas confondre avec l'ingérence, ne cesse jamais. La liberté est une responsabilité totale, qui ne s'applique pas seulement à votre enfant mais à tous les enfants du monde. L'amour est-il l'attachement et les douleurs qui en découlent ? L'attachement engendre la souffrance, la jalousie, la haine. Il naît de notre propre absence de profondeur, de notre insuffisance, de notre solitude. L'attachement procure un sentiment d'appartenance, permet de s'identifier à quelque chose, donne une impression de réalité, d'existence. Lorsque cela est menacé, la peur, la colère et l'envie font leur apparition. Est-ce cela l'amour ? Douleur et souffrance sont-elles l'amour ? Le plaisir des sens est-il l'amour ? La plupart des êtres moyennement intelligents comprennent le sens de tout cela et ce n'est pas trop compliqué. Mais ils ne savent pas s'en détacher, transforment ces faits en idées et doivent ensuite se débattre avec ces concepts abstraits. Ils préfèrent vivre dans l'abstraction plutôt que dans la réalité, le ce qui est.

C'est dans le rejet de ce que n'est pas l'amour que se trouve l'amour. Ne redoutez pas le mot rejet. Rejetez tout ce qui n'est pas amour et ce qui est sera la compassion. Ce que

vous êtes revêt une importance capitale, car vous êtes ce monde et ce monde est vous. C'est cela la compassion.

L'aube pointait lentement. A l'est de l'horizon une faible lueur s'élevait et la Croix du Sud disparut peu à peu. Le contour des arbres se fit plus net, les grenouilles se turent, l'étoile du matin se fondit dans la clarté du ciel et le jour nouveau se leva. Le vol des corneilles débutait, les voix des hommes se faisaient entendre mais la félicité de ce lever du jour n'en était pas altérée.

Rome, le 21 octobre 1973

Trente-deuxième visite

Sur les eaux calmes et lentes du fleuve, dans la petite barque, on voyait la totalité de l'horizon, du nord au sud, de l'est à l'ouest. Pas un arbre, pas une maison ne venaient briser cette immensité. Pas un nuage ne flottait dans le ciel. Les berges plates, s'étendant des deux côtés et pénétrant loin dans la terre, contenaient le large fleuve. Il y avait d'autres petites barques, avec des pêcheurs penchés sur le côté pour remonter leurs filets. Ces hommes faisaient preuve d'une infinie patience. Le ciel et la terre se touchaient, l'espace était immense. Dans cet espace illimité, toutes les choses de la terre avaient une existence, même ce petit bateau entraîné au fil du courant. A la courbe du fleuve, l'horizon s'étendait à perte de vue, infini, sans bornes : un espace inépuisable. Cet espace est indispensable à la beauté et à la compassion. Toutes choses ont besoin d'espace, les vivants et les morts, le rocher sur la colline et l'oiseau en plein vol. Là où n'est pas d'espace, la mort règne. Les pêcheurs chantaient et leurs chants résonnaient sur le fleuve. Le son a besoin d'espace. Le son d'une parole a besoin d'espace ; le mot, s'il est correctement prononcé, crée son propre espace. Le fleuve et les arbres lointains ne peuvent survivre que s'ils disposent d'espace. Sans espace, toutes choses dépérissent. Le fleuve disparut à l'horizon et les pêcheurs regagnèrent la berge. L'obscurité profonde de la nuit allait tomber. La terre se reposait d'une journée épuisante et les étoiles dansaient sur les eaux. L'immensité de l'espace se concentra dans une petite maison aux nombreux murs. Les immenses demeures, les palais, ont eux aussi des murs qui enclosent cet immense espace et se l'approprient.

Même s'il est encadré, un tableau doit posséder un espace intérieur ; une statue n'existe que dans l'espace ; la musique crée son propre espace. Le son d'un mot ne se limite pas à créer son espace : il a besoin de celui-ci pour être entendu. La pensée peut imaginer de prolonger l'espace d'un point à un autre, la distance et la mesure. L'espace créé par l'esprit, c'est l'intervalle qui sépare deux pensées. L'extension continue du temps, le mouvement comme l'intervalle qui sépare deux mouvements de la pensée ont besoin du temps. La conscience se situe à l'intérieur du mouvement du temps et de la pensée. Pensée et temps se mesurent d'un point à un autre, du centre à la périphérie. La conscience, vaste ou étriquée, existe en fonction du centre, c'est-à-dire par rapport au « moi » et au « non-moi ».

Toutes choses ont besoin d'espace. Si des rats sont confinés dans un espace réduit, ils finisssent par se détruire mutuellement. Les petits oiseaux qui, à la fin de la journée, viennent se poser sur les fils télégraphiques prennent soin de maintenir l'espace nécessaire entre eux. Les êtres humains qui vivent dans des métropoles surpeuplées deviennent violents. Lorsque l'espace, qu'il soit intérieur ou extérieur, fait défaut, la méchanceté et la dégénérescence sous toutes' leurs formes s'ensuivent inévitablement. Le conditionnement de l'esprit, qui s'opère au moyen de ce que l'on tient pour l'éducation, la religion, la tradition et la culture, ne laisse guère de place à l'épanouissement de l'esprit et du cœur. La croyance, l'expérience qui se fonde sur cette croyance, les opinions, les concepts, les mots, tout cela est constitutif du « moi », de l'ego et forme le centre qui délimite l'espace à l'intérieur duquel se trouve la conscience. Le « moi » situe son être et ses activités dans le petit espace qu'il s'est créé pour lui-même. L'ensemble de ses problèmes et de ses souffrances, de ses espoirs et de ses désespoirs est borné par ses propres frontières, là où n'existe aucun espace. Le connu occupe toute la conscience. La conscience est le connu. A l'intérieur de ces limites-là, les problèmes que les hommes ont accumulés ne peuvent trouver de solution. Et pourtant ils ne lâchent pas prise, ils s'accrochent au connu ou inventent l'inconnu, en espérant résoudre ainsi leurs conflits. L'espace que le « moi » a construit pour lui-même est celui de sa souffrance et des douleurs du plaisir. Les dieux ne peuvent vous procurer d'espace, car le leur est aussi le vôtre. Cet espace infini et illimité est au-delà de la mesure de la

pensée, et la pensée est le connu. La méditation consiste à libérer la conscience de son contenu, du connu, du « moi ».

A lents coups de rames, la barque remonta le cours du fleuve endormi en se guidant sur la lumière lointaine d'une maison. La soirée avait été longue et le soleil se couchait dans une lumière d'or, teintée de vert et d'orange, qui traçait un chemin doré sur les eaux.

Rome, le 22 octobre 1973

Trente-troizième visite

Les lumières lointaines et ténues d'un petit village apparaissaient tout au fond de la vallée. Il faisait sombre sur le sentier rocailleux et escarpé. Les lignes mouvantes des collines se découpant sur le ciel éclairé d'étoiles se fondaient dans l'obscurité profonde et, non loin de là, un coyote glapissait. Le sentier avait perdu son aspect familier et une petite brise chargée d'odeurs montait de la vallée. Être seul au cœur de cette solitude permettait d'entendre la voix du silence dans son intensité, dans son extrême beauté. Un quelconque animal faisait du bruit dans les fourrés, par peur ou pour attirer l'attention. L'obscurité fut bientôt totale et l'univers de cette vallée s'enfonça dans le silence. L'air nocturne était chargé de parfums particuliers, mélange de tous les buissons qui poussent sur les collines sèches, cette senteur forte des fourrés habitués au soleil intense. Les pluies avaient cessé depuis bien des mois ; elles ne reviendraient plus avant longtemps et une poussière sèche recouvrait le sentier accidenté. Le grand silence et son vaste espace occupaient la nuit et tout mouvement de la pensée avait pris fin. L'esprit lui-même était cet espace incommensurable et il n'y avait rien, dans cette profonde quiétude, qui ait été construit par la pensée. N'être absolument rien, c'est être hors des limites de la mesure. Le sentier suivit une pente assez raide et un petit ruisseau murmura nombre de choses, enchanté du son de sa propre voix. Sentier et ruisseau se croisaient à plusieurs reprises, chacun jouant à couper le chemin à l'autre. Les étoiles étaient très proches et certaines, du haut des collines, paraissaient contempler la vallée. Les lumières du village, toutefois, étaient encore bien lointaines et, de temps à autre, le sommet des collines dissimulait les étoiles. Être seul, sans paroles ni pensées, en se contentant de regarder et d'écouter. La profondeur du silence apportait la preuve que, hors cette solitude, l'existence est dénuée de sens profond et de beauté.

Être à soi-même sa propre lumière exclut toute forme d'expérience. Celui qui fait l'expérience en tant qu'expérimentateur a besoin de cette expérience pour exister et, que celle-ci soit profonde ou superficielle, ce besoin se fait de plus en plus pressant. L'expérience participe du savoir, de la tradition. L'expérimentateur opère en lui-même une division qui lui permet de choisir entre l'agréable et le douloureux, ce qui apaise et ce qui perturbe. Le croyant expérimente en fonction de sa croyance et de son conditionnement. Ces expériences sont toutes issues du connu : la récognition est essentielle, sans elle nulle expérience ne peut avoir lieu. Et toute expérience laisse sa trace, sauf si l'on y met fin dès qu'elle survient. Réagir devant un défi constitue également une expérience, mais si la réponse provient du connu, le défi est vidé de tout caractère novateur, de toute vitalité. C'est alors que se développent conflit, perturbation et activité névrotique. La nature même du défi, c'est de mettre en question, d'interpeler, de déranger, d'éveiller l'intelligence et la Compréhension. Répondre à ce défi avec les termes du passé ne permet que d'éviter le présent. S'appuyer sur la conviction issue de l'expérience, c'est nier toute forme de recherche. Être intelligent, c'est avoir la liberté de se renseigner, d'étudier la nature du « moi » et du « non-moi », l'intérieur et l'extérieur. La croyance, les idéologies et l'autorité font obstacle à la perception globale et lucide que confère seule la liberté. Le désir de toute forme d'expérience est nécessairement superficiel ou d'ordre sensoriel, il rassure ou est facteur de plaisir car le désir, si intense soit-il, précède la pensée qui elle-même participe de l'extérieur. La pensée peut fort bien assembler et organiser l'intérieur, elle n'en restera pas moins extérieure. Elle ne sera jamais novatrice, ne découvrira jamais le nouveau, car elle est aussi vieille qu'usée. La pensée n'est jamais libre. La liberté est au-delà de la pensée. L'amour ne se trouve dans aucune des activités de la pensée.

Être à soi-même sa propre lumière est lumière pour tous les autres. On est sa propre lumière lorsque l'esprit est libéré du défi et de la réaction, car il est alors en état d'éveil total, d'attention intégrale. Cette attention ne s'organise pas autour d'un centre, autour

de celui qui est attentif et, de la sorte, rien ne la limite. Aussi longtemps qu'existe un centre, un « moi », le processus du défi et de la réponse se perpétuera, adéquatement ou non, agréablement ou douloureusement. Le centre ne peut être sa propre lumière, car sa lumière est celle de la pensée, artificielle et qui projette de nombreuses ombres. La compassion n'est pas l'ombre de la pensée mais elle est lumière, qui n'est ni vôtre ni celle d'autrui.

Le sentier arriva peu à peu dans la vallée et le ruisseau longea le village avant de rejoindre la mer. Mais les collines demeurèrent immuables et un hibou répondit au cri d'un autre hibou. Et il y eut de l'espace pour le silence.

Rome, le 24 octobre 1973

Trente-quatrième visite

Il était assis sur un rocher dans une orangeraie ; la vallée s'étendait et se perdait dans les plissements de la montagne. Il était encore très tôt et les ombres étaient longues, douces et libres. Les cailles lançaient leurs petits cris perçants et la colombe endeuillée roucoulait, sur un rythme lent et tendre, un chant triste pour une heure si matinale. L'oiseau moqueur décrivait de grandes descentes en piqué puis tournoyait sur lui-même dans le ciel, enchanté de ce monde. Une grosse tarentule noire et velue sortit de sous le rocher, s'arrêta, huma l'air du matin et poursuivit son chemin en toute hâte. Les orangers formaient de longues lignes droites, sur des arpents et des arpents, chargés de leurs fruits brillants et de la toute nouvelle floraison : fleurs et fruits en même temps sur l'arbre. Le parfum de ces fleurs était subtil et pénétrant et, sous la chaleur du soleil, se ferait plus profond, plus entêtant. Le ciel était très bleu, très léger, et alentour collines et montagnes semblaient encore rêver.

C'était une matinée agréable, fraîche et nouvelle, emplie de cette étrange beauté que l'homme n'a pas encore détruite. Les lézards sortaient, en quête d'une place au soleil, puis s'étendaient de tout leur long, exposant leurs ventres et retournant leurs queues de côté. C'était un matin de bonheur et une douce lumière baignait la terre et l'infinie beauté de la vie. La méditation est l'essence même de cette beauté, qu'elle s'exprime ou soit silencieuse. Exprimée, elle revêt une forme, acquiert une substance. Silencieuse, on ne peut la traduire en mots, en contours ou en couleurs. Lorsqu'elles naissent du silence, l'expression ou l'action sont chargées de beauté, elles sont pleines et totales et tout conflit, toute lutte prennent fin. Les lézards retournaient à l'ombre ; les oiseaux-mouches et les abeilles butinaient parmi les arbres en fleurs.

Sans passion, il n'est pas de création. Un abandon total suscite cette passion sans fin. C'est une chose que l'abandon avec un motif, et une autre que de le faire sans calcul, sans raison. Tout ce que l'on effectue en vue d'une fin, en direction d'un but, n'est que de brève durée et devient pernicieux et commercial, vulgaire. En revanche, ce que l'on fait sans être poussé par une raison précise, une intention ou le désir d'un gain, n'a ni début ni fin. Cet abandon complet consiste à purifier l'esprit du « moi », de l'ego. Ce « moi » peut se perdre dans certaines activités, dans le réconfort d'une croyance ou un rêve extravagant, mais cette perte permet simplement de perpétuer le « moi » sous une autre forme, en s'identifiant à une autre idéologie ou à un autre type d'action. On ne peut renoncer au « moi » par l'action de la volonté, car celle-ci participe du « moi ». Tout mouvement du « moi », horizontal ou vertical, quelle qu'en soit la direction, reste pris dans le champ du temps et de la douleur. La pensée peut s'investir totalement dans une chose sensée ou insensée, raisonnable ou absurde mais, étant de par sa nature et sa structure mêmes fragmentaire, l'enthousiasme et l'intérêt qui en découleront se transformeront vite en plaisir et en peur. En ce domaine, l'abandon du « moi » est illusoire et n'a guère de sens. C'est dans la prise de conscience de tout cela que réside l'éveil de la compréhension des activités du « moi ». Dans cette attention totale n'existe plus de centre, plus de « moi ». Le besoin irrépressible de s'exprimer dans l'identification provient de la confusion qui régit notre existence et de son absence de signification profonde. Chercher une signification, c'est donner prise à la fragmentation. La pensée peut trouver mille et une façons de donner un sens à la vie, et elle ne s'en prive pas, chacun inventant ses propres significations qui ne sont en fait qu'opinions et convictions ; c'est un mouvement sans fin. C'est dans la vie elle-même que se trouve la somme des significations, mais dès lors que cette vie est conflictuelle, devient un combat, le champ de bataille des ambitions, de la concurrence, et qu'elle est placée sous le signe de la réussite, de la quête du pouvoir et d'une position sociale, alors cette vie est dépourvue de sens. Qu'est-ce que le besoin d'expression ? La création est-elle l'objet produit ? L'objet produit par la main ou l'esprit, quel que soit son degré de beauté ou

d'utilité — est-ce cela que l'on recherche ? Cette passion faite d'abandon de l'ego éprouve-t-elle la nécessité de s'exprimer ? Lorsqu'il existe un besoin, une compulsion, s'agit-il bien de passion créatrice ? Aussi longtemps qu'existera une division entre le créateur et sa création, la beauté, l'amour, cesseront d'être. Vous pourrez réaliser une œuvre picturale parfaite, une magnifique sculpture mais, si votre vie quotidienne est en contradiction avec cette perfection suprême — l'abandon total du « moi » — ce que vous aurez produit ne suscitera que l'admiration du commun des hommes. C'est dans la vie elle-même que sont la couleur, la beauté et son expression. Il n'est besoin de rien d'autre.

Les ombres raccourcissaient et les cailles s'étaient tues. Ne restaient que le rocher, les arbres remplis de fruits et de fleurs, les agréables collines et la terre fertile.

Rome, le 25 octobre 1973

Trente-cinquième visite

Parmi les orangeraies de la vallée, celle-ci était particulièrement bien entretenue : rangée après rangée déjeunes arbres vigoureux, brillant sous le soleil. La terre était bonne, bien irriguée, fumée et désherbée. C'était une matinée magnifique, ciel bleu et clair, chaleur et douceur agréable de l'air. Dans les buissons, les cailles faisaient du tapage et poussaient leur cri aigu. Un épervier planait dans les airs, immobile. Il vint bientôt se poser sur la branche d'un oranger voisin et s'endormit. Il était si proche que ses serres redoutables, ses plumes merveilleusement tachetées et son bec acéré étaient parfaitement visibles ; on aurait pu le toucher. Un peu plus tôt dans la matinée, le rapace avait survolé la longue avenue de mimosas et les petits oiseaux s'étaient transmis leurs cris d'alarme. Sous les buissons, deux serpents-rois aux sombres anneaux s'étaient enroulés l'un autour de l'autre et ils passèrent tout près, sans avoir conscience d'une présence humaine. Ils sortaient de la remise où, étendus immobiles sur une étagère, les yeux sombres et brillants, ils avaient guetté les souris. Étant dépourvus de paupières, ils ont un regard étrangement fixe. Ils avaient sans doute passé la nuit là et, maintenant, ils s'éloignaient parmi les buissons. C'était là leur territoire, et on les y rencontrait souvent. Lorsqu'on en ramassait un, il s'enroulait autour de votre bras : son contact était froid à la peau. Toutes ces espèces vivantes semblaient avoir leur ordre et leur discipline propres, et leurs propres formes de jeux et de gaieté.

Le matérialisme, selon lequel rien d'autre n'existe que la matière, incarne l'activité dominante et incessante de ceux qui sont nantis comme de ceux qui ne le sont pas. Toute une partie du monde est adepte du matérialisme : la structure de sa société se fonde sur cette formule, avec toutes les conséquences que cela implique. Les autres blocs sont tout aussi matérialistes, mais un certain nombre de principes idéalistes sont utilisés quand besoin est, puis rejetés au nom de la rationalité, et de la nécessité. En transformant l'environnement, brutalement ou progressivement, par la révolution ou l'évolution, le comportement de l'homme est modifié en fonction de la culture dans laquelle il vit. Le conflit qui oppose ceux qui croient que l'homme n'est que matière et ceux qui recherchent le spirituel existe depuis des millénaires. Cette division a entraîné tant de misère, de confusion et d'illusions pour l'homme.

La pensée est un processus matériel et son activité, interne ou externe, est matérialiste. La pensée est mesurable, elle est donc du temps. A l'intérieur de ce champ, la conscience est matière. La conscience et son contenu ne font qu'un ; ils sont indissociables. Ce contenu, c'est l'ensemble de ce qui a été rassemblé par la pensée : le passé qui modifie le présent qui est aussi le futur et s'inscrit dans le temps. Le temps est le mouvement qui est pris dans le champ de la conscience, que celle-ci soit vaste ou étriquée. La pensée est mémoire, expérience et savoir. Cette mémoire, avec ses images et les ombres qu'elle projette, c'est l'ego, le « moi » et le « non-moi », le « nous » et le « eux ». C'est le soi qui, par essence, opère la division, avec tous ses attributs et ses qualités. Le matérialisme ne peut que renforcer la force et la croissance du soi. Le soi peut s'identifier, et cela se produit effectivement, à l'État, à une idéologie, aux activités du « non-moi », qu'elles soient d'ordre religieux ou non, mais il n'en demeure pas moins le soi. C'est lui qui crée ses propres croyances, ainsi que ses plaisirs et ses craintes. La pensée est de nature et de structure fragmentaire, et le conflit et la guerre font partie de ces fragments, comme les nationalités, les races, les idéologies. Une humanité matérialiste porte en elle sa propre destruction aussi longtemps qu'elle ne parviendra pas à renoncer totalement au soi. C'est là quelque chose de capital. Ce n'est qu'à partir d'une révolution de cet ordre, impliquant l'abandon du soi, qu'une société radicalement nouvelle pourra voir le jour.

Le rejet du soi est amour, compassion : passion envers toutes choses : ceux qui ont faim, ceux qui souffrent, qui sont sans abris, ainsi qu'envers le matérialiste et le croyant.

L'amour n'est pas sentimentalité, romantisme. L'amour est aussi fort, aussi souverain que la mort.

La brume qui venait de la mer s'étendit lentement sur les collines de l'ouest, comme d'immenses vagues. Elle enveloppa les collines, noya les vallées et atteindrait bientôt les orangeraies. Avec la tombée du soir, la température serait plus fraîche. Il n'y aurait pas d'étoiles, et le silence serait total. C'est là un silence réel, sans rapport avec celui que cultive la pensée, qui est dépourvu d'espace.

Rome, le 29 octobre 1973

Malibu, Californie (1). 1975

Trente-sixième visite

(1) Les cinq textes qui suivent ont été rédigés dix-huit mois plus tard. Krishnamurti se trouvait à Malibu, en Californie.

Il était extrêmement tôt mais le soleil brûlait déjà. Pas un souffle de vent ne venait agiter les feuilles. Il faisait agréablement frais dans ce temple ancien. Les pieds nus percevaient la dureté des dalles de pierre, leurs formes et leurs irrégularités. Pendant un millénaire, des millions de personnes avaient dû les fouler. Après l'éblouissement du soleil matinal, il faisait sombre à l'intérieur du temple. Ce matin-là ne s'y trouvaient que quelques personnes et l'espace étroit des couloirs semblait encore plus sombre. Un passage menait à un vaste couloir qui conduisait au tombeau central. Il y régnait une puissante odeur de fleurs et d'encens, accumulée depuis des siècles. Une centaine de brahmanes, lavés et rasés de près, les reins ceints d'un pagne d'étoffe immaculée, psalmodiaient les chants rituels. Le sanscrit est une langue vigoureuse, vibrante de profondeur. Les très anciens murs en renvoyaient l'écho, ébranlés par le son de ces nombreuses voix. Ce son était empreint d'une indicible dignité, nul mot ne pouvait rendre compte du caractère sacré de cet instant. Cette immensité ne devait rien aux mots, elle naissait de la profondeur de ces sonorités venues des siècles passés, sonorités tout à la fois contenues dans ces murs et au-delà d'eux, dans l'espace de l'incommensurable. C'est la qualité particulière de ce son qui avait abattu les murs et effacé les limites de l'esprit humain, et non le sens de ces mots, la clarté de leur élocution ou la sombre beauté de ce temple. Le chant d'un oiseau, la musique d'une flûte lointaine, le vent léger parmi les feuilles, voilà ce qui peut faire écrouler les murs que les hommes ont édifiés pour eux-mêmes.

Dans les immenses cathédrales et les gracieuses mosquées où retentissent les chants et les psalmodies des textes sacrés, c'est le son qui ouvre les cœurs, qui va droit aux larmes de la beauté. Sans espace, il n'est pas de beauté : ne demeurent que murs et mesures. Sans espace, il n'est pas de profondeur : seule règne la pauvreté, intérieure comme extérieure. Chacun dispose de si peu d'espace mental. L'esprit est tellement encombré : les mots, les souvenirs, le savoir, l'expérience, les problèmes. Il ne reste pratiquement plus d'espace, seulement le bavardage incessant de la pensée. Et c'est ainsi que se remplissent vos musées et que vos étagères croulent sous les livres. Vous occupez ensuite les lieux de divertissement, qu'ils soient de nature religieuse ou autre. Ou bien vous édifiez une muraille autour de vous-même, infime espace de souffrance et de malveillance. Que l'espace fasse défaut, à l'intérieur comme à l'extérieur, et vous devenez un être de violence et de laideur.

Chaque chose a besoin d'espace vital, d'espace de jeux et de chants. Ce qui est sacré doit avoir de l'espace pour que l'amour rayonne. On est privé d'espace lorsque l'on retient ce que l'on a, lorsque la douleur règne ou que l'on devient le centre de l'univers. L'espace que l'on occupe est celui que la pensée a édifié autour de soi : lieu de misère et de confusion. L'espace que la pensée peut mesurer, c'est la division qui vous sépare de moi, qui oppose le « nous » aux autres. Cette division suscite une douleur infinie. Il existe un arbre solitaire dans un champ immense, verdoyant et non clos.

Malibu, le 1er avril 1975

Trente-septième visite

Ce n'était pas une région d'arbres, de prairies, de rivières, de fleurs et d'allégresse. C'était une terre brûlée par le soleil, toute de sable et d'ingrates collines, sans un arbre ni un buisson. Terre de désolation, vaste étendue d'aridité. On n'y voyait pas un seul oiseau, ni la flamme du pétrole dans les derricks. La conscience se refusait à admettre une telle dévastation, parmi les ombres stériles des collines. Nous avons survolé des heures durant cette immensité désertique avant d'approcher enfin des sommets aux pics couverts de neige, de retrouver les forêts et les rivières, les villages et les villes en pleine expansion.

Posséder un vaste savoir n'exclut pas la pauvreté extrême. Plus l'on est pauvre et plus l'on souhaite acquérir de savoir. On élargit le champ de sa conscience au moyen de diverses formes de connaissance, en accumulant expériences et souvenirs, mais la pauvreté demeure. Un usage habile du savoir peut vous apporter la fortune et vous conférer position sociale et puissance, mais la pauvreté n'en cessera pas pour autant. Cette pauvreté engendre la dureté, l'insensibilité : l'incendie ravage la maison et vous n'abandonnez pas vos jeux. Cette pauvreté ne peut que renforcer l'intellect ou donner aux émotions la faiblesse de la sentimentalité. C'est à elle que l'on doit le déséquilibre, l'extérieur et l'intérieur. La connaissance intérieure fait défaut, seule existe celle de l'extérieur. C'est de cette connaissance extérieure que nous vient l'information erronée selon laquelle doit s'opérer une connaissance intérieure. La connaissance intérieure est creuse et succincte, l'esprit l'effectue rapidement, comme s'il traversait un fleuve. On fait beaucoup de bruit en traversant un fleuve et prendre ce tapage pour la véritable connaissance de soi est encore une façon d'accroître sa pauvreté. Cette expansion de la conscience est l'activité de la pauvreté. Les religions, la culture, le savoir ne peuvent en aucun cas combler cette pauvreté.

La véritable intelligence consiste à rendre au savoir la place qui lui revient. Sans certaines connaissances, il n'est pas possible de vivre dans cette société technologique et presque mécanique, mais ce savoir ne pourra transformer radicalement l'être humain et le monde dans lequel il vit. Le savoir n'est pas la perfection de l'intelligence. L'intelligence peut faire appel au savoir et le fait effectivement, transformant ainsi l'homme et la société. Mais l'intelligence ne réside pas dans le seul fait de cultiver l'intellect et son intégrité. Elle découle d'une compréhension pleine et lucide de la conscience de l'homme, de vous-même, et non d'une partie, d'un segment isolé de vous-même. L'étude et la compréhension du mouvement de votre propre esprit, de votre propre cœur donne naissance à l'intelligence. Vous êtes le contenu de votre conscience ; en vous connaissant vous-même, vous connaîtrez l'univers entier. Cette connaissance se situe au-delà des mots, car le mot n'est pas la chose. Se libérer du connu, à chaque instant de votre vie, voilà l'essence de l'intelligence. C'est cette forme d'intelligence qui agit dans l'univers si vous n'y faites pas obstacle. Ne pas se connaître soi-même, c'est détruire l'ordre sacré des choses. Les études que d'autres ont pu entreprendre sur vous ou sur eux-mêmes ne modifient en rien cette ignorance. C'est à vous et à vous seul qu'il appartient d'étudier le contenu de votre conscience. Les recherches menées par d'autres sur eux-mêmes, et donc sur vous, ne sont qu'autant de descriptions. Le mot n'est pas la chose.

Ce n'est qu'au travers des relations que l'on peut atteindre à la connaissance de soi. Cela ne s'effectue ni dans l'abstraction ni dans l'isolement. Au cœur même d'un monastère, vous êtes toujours relié à la société qui a édifié ce monastère comme lieu de refuge, ou pour fermer ses portes à la liberté. Le mouvement du comportement est à soi-même un guide infaillible. C'est le miroir de votre conscience ; vous y verrez son contenu, ses images, ses attachements, ses peurs. Vous y verrez la solitude, la joie et la souffrance. La pauvreté consiste à fuir ce miroir, au moyen des sublimations ou des

identifications. Observer, sans l'accepter ni le nier, le contenu de la conscience, voilà en quoi réside la beauté et la compassion de l'intelligence.

Malibu, le 2 avril 1975

Trente-huitième visite

Que la courbe d'un grand fleuve est donc d'une extraordinaire beauté. Il faut la contempler d'une certaine hauteur, sans être trop loin ni trop près, tandis que le fleuve serpente paresseusement parmi les vertes prairies. Celui-là était très large, profond, ses eaux bleues et limpides. Nous ne volions pas à très haute altitude, ce qui nous permettait de distinguer les remous provoqués par le fort courant au milieu des eaux. L'avion suivit son cours sinueux, survolant villes et villages, jusqu'à la mer. Chaque courbe était dotée de sa propre beauté, sa propre force, son propre mouvement. Au loin apparurent les neiges éternelles des hauts sommets, baignées de rose dans le lever du jour et occupant, à l'est, tout l'horizon. Le vaste fleuve et ces gigantesques montagnes semblaient, en cet instant, contenir l'éternité — ce sentiment irrésistible d'espace hors du temps. L'avion avait mis le cap vers le sud-est mais dans cet espace n'existait aucune direction, aucun mouvement, rien hormis ce qui était alors. Pendant une heure entière, rien d'autre n'exista, pas même le bruit des moteurs. Ce n'est que lorsque le commandant de bord annonça que nous allions atterrir que cette heure s'acheva. Il n'en demeura aucun souvenir, son contenu ne fut pas enregistré par l'esprit, de sorte que la pensée ne put se l'approprier. Cette heure s'acheva et il n'en resta rien, aucune trace sur l'ardoise du souvenir. La pensée ne disposait d'aucun moyen de cultiver et de perpétuer cette heure, qui se dissipa lorsque nous avons quitté l'avion.

Les éléments dont se nourrit la pensée sont transformés en réalité, mais la vérité en est absente. La beauté n'est jamais l'expression de la pensée. L'oiseau n'a pas été créé par la pensée et c'est pourquoi il est magnifique. L'amour n'est pas façonné par la pensée et si tel est le cas, il s'agit alors de tout autre chose. Le culte de l'intellect et de son intégrité est une réalité fabriquée par la pensée. Mais cela n'est pas la compassion. La pensée ne peut fabriquer la compassion. Elle peut en faire une réalité, une nécessité, mais il ne s'agit pas de compassion. Étant par nature fragmentaire, la pensée se meut dans un monde morcelé, où règnent la division et le conflit. De sorte que le savoir est lui aussi fragmentaire et quand bien même on l'accumulerait, strate après strate, ce ne sera jamais qu'un assemblage de morceaux brisés, séparés les uns des autres. La pensée peut élaborer quelque chose qu'elle appellera intégration, mais là encore, il ne s'agira que d'un fragment parmi d'autres.

Le terme même de science signifie connaissance et l'homme espère que la science le transformera en être sain et heureux. C'est pour cela qu'il recherche avidement la connaissance de toutes les choses de la terre et de lui-même. Mais le savoir n'est pas compassion et sans elle, il entraîne malveillance, souffrance indicible et chaos. Le savoir ne peut faire de l'homme un être d'amour. Il peut engendrer des guerres et mettre au point des machines meurtrières, mais il «n'a pas la capacité de répandre l'amour dans les cœurs ou la paix dans les esprits. Avoir une conscience claire et lucide de tout cela est agir; ce n'est alors plus un acte qui se fonde sur la mémoire ou les modèles de comportements. L'amour n'est pas mémoire, ni souvenir de plaisirs passés.

Malibu, le 3 avril 1975

Trente-neuvième visite

Le hasard voulut qu'il passât plusieurs mois dans une petite maison délabrée, perchée sur la montagne et complètement isolée. Elle était entourée d'une multitude d'arbres, c'était le printemps et l'air embaumait. La solitude était celle des montagnes et de la beauté de la terre rouge. Les hauts sommets étaient couverts de neige et certains arbres étaient en fleurs. Il vivait seul parmi cette splendeur. La forêt était proche, emplie de daims, de quelques ours et de grands singes à têtes noires et longues queues, sans oublier les serpents. Dans cette solitude profonde, curieusement, on se sentait proche de tous ces animaux. On ne pouvait rien blesser, pas même la petite pâquerette du sentier. Dans cette relation, nul espace ne les séparait de vous ; cela n'avait rien d'artificiel et n'avait pas été créé par une conviction intellectuelle ou sentimentale. Il en était ainsi, tout simplement. Ces grands singes s'approchaient en bande, surtout en fin de journée. Certains s'asseyaient par terre, mais la plupart se perchaient dans les branches et vous regardaient tranquillement. Ils étaient étonnamment calmes ; de temps à autre, l'un d'entre eux se grattait et nous nous examinions mutuellement. Ils venaient pratiquement tous les soirs, prenant soin de n'être ni trop près, ni trop haut dans les arbres, et chacun avait conscience de la présence silencieuse de l'autre. Nous étions devenus bons amis, mais ils ne semblaient pas vouloir empiéter sur notre solitude. Un après-midi, comme il se promenait dans la forêt, il les rencontra soudain dans une clairière. Ils étaient une bonne trentaine, jeunes et vieux mêlés, assis en rond parmi les arbres de cet espace ouvert, parfaitement silencieux et immobiles. Il aurait pu les toucher. Ils n'éprouvaient aucune peur et il s'assit par terre. Nous nous sommes regardés jusqu'à ce que le soleil disparaisse derrière les pics neigeux.

Si l'on perd le contact avec la nature, on perd le contact avec l'humanité. Coupé de tout rapport avec la nature, on devient un tueur. On peut alors massacrer des bébés phoques, des baleines, des dauphins ou des hommes, pour le profit, le « sport », pour sa nourriture ou au nom de la science. La nature se sent alors menacée par vous et vous prive de sa beauté. Vous pourrez effectuer de longues promenades dans les bois ou camper dans des endroits merveilleux, vous resterez un tueur et tout rapport d'amitié avec ces lieux vous sera refusé. Vous n'êtes probablement proche de rien ni de quiconque, qu'il s'agisse de votre femme ou de votre mari. Vous êtes bien trop occupé, pris dans la course des profits et des pertes et dans le cycle de votre propre pensée, de vos plaisirs et de vos douleurs. Vous vivez dans les ténèbres de votre propre isolement et vouloir le fuir vous plonge dans des ténèbres encore plus profondes. Vous ne vous préoccupez que d'une survie à court terme, irréfléchie, que vous soyez accommodant ou violent. Et des milliers d'êtres meurent de faim ou sont massacrés à cause de votre irresponsabilité. Vous abandonnez la marche de ce monde aux politiciens corrompus et menteurs, aux intellectuels, aux spécialistes. Étant vous-même dépourvu d'intégrité, vous édifiez une société immorale, malhonnête, qui repose sur l'égoïsme absolu. Et quand vous tentez de fuir cet univers dont vous êtes seul responsable, c'est pour aller sur les plages, dans les bois ou faire du « sport » avec un fusil.

Il est possible que vous sachiez tout cela, mais la connaissance ne peut nullement vous transformer. Ce n'est qu'en éprouvant le sentiment de faire partie intégrante du tout que vous serez relié à l'univers.

Malibu, le 4 avril 1975

Quarantième visite

Ce n'est pas le bleu extraordinaire de la Méditerranée. Le bleu du Pacifique a quelque chose d'éthéré, surtout lorsque souffle un léger vent d'ouest et que vous roulez vers le nord en suivant la côte. C'est un bleu délicat, radieux, clair et rempli d'allégresse. On voit de temps en temps des cachalots' qui crachent en nageant vers le nord et, plus rarement, leur énorme tête lorsqu'ils se projettent hors de l'eau. Ils étaient toute une bande, ce jour-là, soufflant de conserve ; ce sont probablement des animaux très résistants. La mer semblait un lac, immobile et parfaitement calme, sans la moindre vague. Nulle trace de ce bleu dansant, chatoyant. L'océan semblait endormi et on le contemplait, émerveillé. La maison (Il s'agit de la maison de Malibu, où résidait alors Krishnamurti.) donnait sur le Pacifique. C'était une magnifique demeure, dotée d'un jardin tranquille, une pelouse verte et des fleurs. Maison très spacieuse, inondée du soleil de la Californie. Les lapins s'y plaisaient énormément, eux aussi. Ils y venaient en début et en fin de journée, et dévoraient les fleurs et les pensées fraîchement semées, les soucis et les petits buissons fleuris. Il était impossible de les empêcher d'entrer, en dépit du grillage qui bornait le terrain, et les tuer eut été un crime. Mais un chat et une effraie garantissaient l'ordre du jardin. Le chat noir patrouillait sans cesse et l'effraie, pendant la journée, se perchait sur la branche d'un gros eucalyptus. On la voyait, immobile, les yeux clos, ronde et imposante. Les lapins quittèrent les lieux, les fleurs purent s'épanouir sans crainte et le grand océan bleu poursuivit sans effort son mouvement infini.

L'homme est seul à introduire le désordre dans l'univers. Il est impitoyable et extrêmement violent. Où qu'il soit, il provoque la confusion et la souffrance, en lui-même comme dans le monde qui l'entoure. Gâchis et destruction sont de son fait et il n'éprouve nulle compassion. L'ordre ne l'habite pas ; il souille et désorganise tout ce qu'il touche. Sa politique est devenue une forme raffinée de gangstérisme, fondée sur le pouvoir, la tromperie de l'individu ou de la nation, la lutte d'un groupe contre un autre. Sa vision de l'économie est étriquée, ne tenant aucun compte du reste du monde. Sa société est immorale, qu'elle soit libre ou tyrannique. Il n'a aucun sens de la religion, bien qu'il soit croyant, fasse ses dévotions et s'impose des rituels interminables et vides de signification. Pourquoi l'homme est-il devenu ainsi, cruel, irresponsable et totalement égocentrique ? Pourquoi ? On peut avancer d'innombrables explications et ceux qui les fournissent, avec des mots subtils issus d'un savoir livresque ou d'expériences menées sur des animaux, sont pris dans les rets de la douleur humaine, de l'ambition, de l'orgueil et de la souffrance. La description n'est pas le décrit, le mot n'est pas la chose. Est-ce parce qu'il cherche des causes extérieures, l'environnement conditionnant l'homme, et qu'il espère que des modifications extérieures transformeront l'intérieur de l'homme ? Est-ce parce que ses sens exercent sur lui une telle tyrannie et qu'il se soumet à leurs exigences immédiates ? Est-ce parce qu'il vit si totalement dans le mouvement de la pensée et du savoir? Ou bien est-ce parce qu'il est tellement romantique, sentimental, qu'il devient impitoyable dès qu'on touche à ses idéaux, à ses faux-semblants et à ses prétentions ? Est-ce parce qu'il est toujours dirigé, qu'il suit comme un mouton, ou parce qu'il devient un leader, un gourou ?

Établir une division entre extérieur et intérieur, c'est le début de la souffrance et du malheur de l'homme. Il ne sort pas de cette contradiction, de cette tradition immémoriale. Enchaîné dans cette division dépourvue de sens, il est perdu et devient l'esclave d'autrui. Extérieur et intérieur sont des produits de l'imagination, une invention de la pensée, qui est fragmentaire. Cela entraîne le désordre et le conflit qui sont division. La pensée n'est pas génératrice d'ordre, le flot naturel de la vertu. La vertu n'est pas la répétition continuelle de la mémoire, des exercices. La pensée-savoir est liée au temps. La pensée, par sa nature et sa structure, «est incapable de saisir le flot de la

vie dans sa globalité, dans la totalité de ce mouvement. La pensée-savoir ne peut avoir une perception pleine et lucide de ce tout. Elle ne peut en avoir conscience qu'en exerçant un choix, et il en sera ainsi aussi longtemps qu'elle se situera en tant que ce qui perçoit, ce qui regarde de l'extérieur. La pensée-savoir ne participe nullement de la perception. Le penseur est la pensée ; celui qui perçoit est ce qui est perçu. Ce n'est qu'alors que peut s'opérer un mouvement aisé, sans effort, dans notre vie quotidienne.

Malibu, le 6 avril 1975

Ojai, Californie, 1975

Quarante-et-unième visite

Krishnamurti se trouve maintenant dans la vallée d'Ojai, en Californie. C'est de cette région qu'il est question ici.

Il ne pleut pas beaucoup dans cette partie du monde : entre trente-huit et cinquante centimètres par an. Ces pluies sont bienvenues, car elles n'ont lieu qu'une fois l'an. Les sommets des montagnes sont alors enneigés et pendant l'été et l'automne, celles-ci sont sèches, brûlées par le soleil, escarpées et menaçantes. Ce n'est qu'au printemps qu'elles sont douces et engageantes. On y trouvait naguère des ours, des daims, des lynx, des cailles et un certain nombre de crotales. Aujourd'hui, ils sont en voie de disparition : l'homme redouté gagne du terrain. Il avait plu quelques jours durant et la vallée reverdissait, les orangers portaient des fruits et des fleurs. C'est une vallée splendide, calme et éloignée du village, et l'on y entend la colombe du matin. L'atmosphère se chargeait lentement des senteurs des fleurs d'oranger et ce parfum, bientôt, masquerait tous les autres, sous le soleil ardent qu'aucun souffle de vent ne vient atténuer. La vallée est cernée de montagnes et de collines ; au-delà des collines, la mer; au-delà des montagnes, le désert. En été, la canicule serait insupportable mais ici, la beauté triomphera toujours, loin de la foule et des villes exaspérantes. La nuit, le silence sera extraordinaire, dense et total. La méditation que l'on cultive est profanation de la beauté ; chaque feuille, chaque branche exprimaient le ravissement de la beauté et le grand cyprès sombre se taisait devant elle ; les faux-poivriers noueux la diffusaient.

On ne peut d'aucune façon solliciter la joie, car dans ce cas, il s'agira de plaisir. Le plaisir participe du mouvement de la pensée et la pensée ne peut nullement cultiver la joie. Lorsqu'elle poursuit ce qui a été joyeux, il ne s'agit alors plus que d'un souvenir, d'une chose morte. La beauté n'est jamais liée au temps ; elle lui échappe totalement, ainsi qu'à la culture. Elle est là lorsque le soi a disparu. Le soi est une construction du temps, du mouvement de la pensée, du connu, du mot. Avec l'abandon du soi, lorsque naît l'attention totale, l'essence de la beauté est là. L'abandon du soi n'est pas un acte calculé issu du désir-volonté. La volonté est directive et, par conséquent génératrice de résistance ; elle divise et suscite le conflit. Dissoudre le soi ne correspond pas à une évolution de la connaissance qu'on en a ; le facteur temps ne joue là aucun rôle. Il n'existe aucun moyen, aucune recette, pour mettre fin aux activités du soi. La non-action intérieure totale constitue l'attention positive d'où jaillit la beauté.

Vous avez cultivé un vaste réseau d'activités étroitement liées entre elles qui vous retient prisonnier et votre esprit, que cela conditionne, fonctionne exactement de la même façon au niveau interne. La réalisation devient alors ce qui importe le plus, mais l'acharnement que l'on investit dans cette pulsion est encore le squelette du soi. C'est la raison pour laquelle vous suivez votre gourou, votre sauveur, vos croyances et vos idéaux. La foi prend la place de la perspicacité intuitive, de la conscience globale. Plus besoin de prières, de rituels, quand le soi n'est plus là. Vous comblez les espaces vides du squelette avec du savoir, des images, des activités dépourvues de sens et il vous donne ainsi l'illusion d'être en vie.

Dans l'immobilité tranquille de l'esprit, ce qui est la beauté éternelle, hors du temps, se fait jour sans la moindre sollicitation, sans qu'on la recherche et sans le bruit de la récognition.

Ojai, le 8 avril 1975

Quarante-deuxième visite

Il existe un grand mystère dans le silence de la nuit profonde et le calme du matin immobile lorsque le soleil baigne les collines. On le trouve dans tout ce qui vit. Si l'on s'assoit tranquillement au pied d'un arbre, on sent l'insondable mystère qui entoure la terre millénaire. Au cours d'une nuit paisible, lorsque les étoiles étincellent tout près de vous, on prend conscience de l'espace en expansion et de l'ordre mystérieux qui régit toutes choses, conscience de l'incommensurable et du rien, du mouvement des collines sombres et du cri du hibou. C'est dans le silence absolu de l'esprit que ce mystère se développe hors du temps et de l'espace. Il y a un mystère dans ces anciens temples édifiés avec un soin infini, une attention qui est amour. Les mosquées élancées et les imposantes cathédrales perdent cette ombre de mystère en raison de la bigotterie, du dogme et des fastes militaires. Le mythe enfoui au plus profond de l'esprit n'est pas mystérieux : il est romantique, traditionnel et conditionné. La vérité a été repoussée dans les recoins les plus secrets de l'esprit pour faire place aux symboles, aux mots, aux images. Ceux-ci ne renferment aucun mystère, ce sont les bouillonnements de la pensée. Le savoir et ses actions peuvent susciter émerveillement, appréciation et délectation. Mais le mystère est tout autre. Ce n'est pas une expérience, quelque chose que l'on reconnaît, que l'on emmagasine et dont on se souvient. L'expérience met à mort cet incommunicable mystère. Il faut un mot, un regard, un geste pour communiquer mais pour entrer en communion avec cela, l'esprit et la totalité de votre être doivent se trouver au même niveau, au même moment, et être habités de la même intensité que celle contenue dans ce que l'on appelle le mystérieux. Cela est amour. C'est avec lui que se dévoile tout entier le mystère de l'univers.

Pas un seul nuage dans le ciel ce matin. Le soleil illuminait la vallée et toutes choses se réjouissaient, à l'exception de l'homme. Il regardait ce monde prodigieux et poursuivait son travail, tout à sa douleur et a ses plaisirs éphémères. Il n'avait pas le temps de voir, trop occupé par ses problèmes, sa souffrance et sa violence. Il ne voit pas l'arbre et, ainsi, son propre travail lui est occulté. Lorsqu'il est contraint de regarder, il déchire ce qu'il voit en mille morceaux et appelle cela analyser. Ou alors il s'enfuit, ou refuse de regarder. C'est dans l'art de voir que réside le miracle de la transformation, la transformation de ce qui est Le « ce qui devrait être » ne se produit jamais. Il y a un profond mystère dans l'acte de voir. Cela requiert beaucoup de soins, d'attention, qui sont amour.

Ojai, le 10 avril 1975

Quarante-troizième visite

Un gros serpent traversait devant vous le chemin rocailleux ; gras et lourd, il se déplaçait paresseusement. Il venait d'une mare assez vaste, un peu plus loin. Sa peau était presque noire et les reflets de la lumière du couchant la rendaient encore plus brillante. Il se mouvait avec l'aisance tranquille et la dignité que confèrent le pouvoir. Il n'avait nullement conscience d'être silencieusement observé, ni de votre proximité. Il mesurait plus d'un mètre cinquante, l'estomac déformé par ce qu'il venait d'engloutir. Il gagna un monticule et vous vous êtes approché, l'examinant de très près. Il dardait sans cesse sa langue sombre et fourchue et se dirigea vers une profonde cavité. Vous auriez pu le toucher tant son étrange beauté était attirante. Un villageois passa par là et vous cria de prendre garde : c'était un cobra. Le lendemain, les villageois avaient déposé une écuelle de lait et quelques fleurs d'hibiscus près du monticule. Sur le même chemin, un peu plus loin, se dressait un haut buisson presque dépourvu de feuilles, chargé de très longues épines grisâtres et acérées. Aucun animal n'osait s'emparer de ses succulentes feuilles. Le buisson se protégeait lui-même et malheur à quiconque le toucherait. Il y avait des daims dans les forêts voisines, aussi apeurés que curieux. Ils se laissaient approcher, à distance respectueuse, et si l'on tentait d'aller plus près, ils s'enfuyaient d'un bond dans les sous-bois. Un seul vous laissait l'approcher d'assez près, pour autant que vous fussiez seul. Il avait de grands yeux brillants et de grandes oreilles pointées en avant. Ils avaient tous un pelage brun roux, moucheté de taches blanches. Ces animaux étaient craintifs, doux et sans cesse sur le qui-vive ; il était agréable de se trouver parmi eux. L'un d'entre eux était complètement blanc ; ce devait être une espèce de phénomène.

Le bien n'est pas le contraire du mal. Le bien n'a jamais été entamé par le mal, bien qu'il en soit entouré. Le mal ne peut faire du tort au bien, mais il arrive que le bien puisse sembler nuisible et, de la sorte, le mal s'exprime de façon plus rusée, plus pernicieuse. On peut cultiver le mal, l'affiner, accroître sa violence ; il est issu du mouvement du temps, qui le nourrit et s'en sert avec adresse. Mais le bien, la bonté, ne participe pas du temps ; la pensée n'a aucun moyen de le cultiver, de l'entretenir. Son action n'est pas de l'ordre du visible. La bonté véritable n'a ni cause ni effets. Le mal ne peut se transformer en bien, car la bonté n'est pas le fruit de la pensée : elle est, tout comme la beauté, bien au-delà de la pensée. Ce qui est produit par la pensée peut être défait par elle, mais cela n'est pas le bien. La bonté, n'étant pas de l'ordre du temporel, ne possède pas de lieu, de domicile fixe. Là où règne le bien, règne l'ordre, mais il ne s'agit pas de l'ordre issu de l'autorité, de la punition et de la récompense. Cet ordre est essentiel. Sans lui, la société se détruit et l'homme n'est plus qu'un être mauvais, meurtrier, corrompu et dégénéré. Car l'homme est la société ; ils sont indissociables. La loi du bien est éternelle, immuable et intemporelle. Sa nature est de stabilité et c'est en cela qu'elle est totalement sûre. Il n'existe aucune autre forme de sécurité.

Ojai, le 14 avril 1975

Quarante-quatrième visite

L'espace est ordre. L'espace est temps, longueur, largeur et volume. Ce matin, la mer et les cieux sont immenses. L'horizon où les falaises couvertes de fleurs jaunes rencontrent la mer lointaine participe de l'ordre de la terre et du ciel. C'est cosmique. Ce grand cyprès, sombre et solitaire, procède de l'ordre de la beauté et la maison, là-bas, sur cette colline boisée, épouse le mouvement des montagnes qui dominent les coteaux bas et arrondis. Le champ verdoyant où paît une unique vache est au-delà du temps. Et l'homme qui gravit la colline est maintenu dans l'espace étroit de ses problèmes.

Il existe un espace de vacuité dont le volume n'est pas limité par le temps, la mesure de la pensée. Dans cet espace, l'esprit ne peut pénétrer ; il ne peut qu'observer et, lors de cette observation, il n'existe pas d'expérimentateur. Cet observateur n'a pas d'histoire, pas d'associations d'images, pas de mythe. Cet observateur est ce qui est. Le savoir est considérable mais il est dépourvu d'espace, car par son poids et son volume mêmes, il pervertit et occupe cet espace. Le soi ne dispose d'aucun savoir, fut-il élevé ou trivial, seule existe la structure verbale du soi, un squelette habillé par la pensée. La pensée ne peut pas non plus pénétrer dans sa propre structure, elle ne peut renier ce qu'elle a élaboré et si cela se produit, elle se prive de bénéfices supplémentaires. Dès lors que le temps du soi est dissout, l'espace qui n'a pas de mesure est.

Cette mesure réside dans le mouvement de la récompense et de la punition, du profit et de la perte, dans l'acte de comparer et de se conformer, dans la respectabilité comme dans son refus. Ce mouvement est temporel, c'est le futur et l'espoir qu'on y attache, c'est la fixation qui s'enracine dans le passé. L'ensemble de ce réseau constitue la structure même du soi et son union avec l'être suprême ou avec l'ultime principe demeure circonscrite dans son propre champ. Tout cela représente l'activité de la pensée. La pensée ne peut d'aucune façon, quoi qu'elle fasse, pénétrer dans cet espace du non-temporel. Les méthodes, les programmes, les pratiques inventés par la pensée ne sont pas les clés qui permettront d'ouvrir la porte. Il n'y a pas de porte, pas de clé. La pensée peut seulement avoir conscience de ses propres activités incessantes, de sa propre capacité à corrompre, de ses propres duperies et illusions. C'est l'observateur et l'observé. Ses dieux ne sont qu'auto-projections et le culte qu'on leur voue n'est que le culte de soi-même. Ce qui est au-delà de la pensée, au-delà du connu, ne peut être imaginé, ni transformé en mythe, ou constituer le secret de quelques initiés. C'est là et c'est à vous de le voir.

Ojai, le 17 avril 1975

Malibu, Californie (2), 1975

Quarante-cinquième visite

(2) Krishnamurti se trouve à nouveau dans la maison de Malibu, en Californie.

Le vaste fleuve semblait un lac : rien ne ridait sa surface. Les vents du matin ne s'étaient pas encore levés. Il était très tôt. Les étoiles se reflétaient dans l'eau, lumineuses, étincelantes, et l'étoile du matin était la plus brillante. De l'autre côté du fleuve, les arbres formaient une masse sombre et, parmi eux, le village dormait encore. Pas une feuille ne bougeait et les effraies avaient entrepris leur remue-ménage sur le vieux tamarinier. Elles y avaient élu domicile et quand le soleil serait levé, elles se chaufferaient sur ses branches. Les perroquets verts et bruyants étaient eux aussi silencieux. Tous, des insectes aux cigales, attendaient la venue du soleil, retenant leur souffle, en adoration. Le fleuve était immobile et les habituelles petites barques aux lumières voilées en étaient absentes. Sur la masse sombre des grands arbres mystérieux se déversa progressivement la lumière de l'aube. Tout ce qui vivait était pris dans le mystère de ce moment de méditation. Votre propre esprit était intemporel, sans mesures, nulle aune n'aurait pu mesurer la durée de ce moment. Il se produisit alors un mouvement d'éveil parmi les perroquets et les effraies, les corbeaux et les mainates, les chiens. Une voix résonna sur le fleuve. Et soudain le soleil apparut au-dessus des arbres, boule dorée à demi-cachée par les feuillages. Le vaste fleuve se réveilla à son tour et parut s'agiter : temps, longueur, largeur et volume s'écoulèrent au fil de l'eau et la vie reprit, qui ne cessait jamais.

Quel plaisir, ce matin-là, devant la pureté de la lumière et le chemin d'or que traçait le soleil sur les eaux pleines de vie. Vous étiez le monde, le cosmos, la beauté impérissable et la joie de la compassion. Sauf que vous n'étiez pas là : rien de tout cela, sinon, n'aurait pu avoir lieu. De vous dépendent le commencement et la fin, le recommencement d'une chaîne sans fin.

Le devenir implique l'incertitude et l'instabilité. Dans l'état de vacuité règne une stabilité totale et, partant, la clarté. Ce qui est totalement stable ne meurt jamais ; c'est dans le désir de devenir que réside la corruption. Le monde est tendu dans sa volonté de devenir, de réaliser, d'acquérir et cela engendre la peur de perdre et de mourir. L'esprit doit passer par ce petit trou qu'il a lui-même fabriqué, le soi, pour rencontrer l'infinitude du rien, dont la pensée ne peut mesurer la stabilité. La pensée désire s'en emparer, s'en servir, la cultiver et la mettre sur le marché. Elle veut que ce rien soit accepté et devienne respectable, afin qu'on puisse lui vouer un culte. Mais comme elle ne peut le classer dans aucune de ses catégories, la pensée décide qu'il ne peut s'agir que d'une tromperie, d'un leurre, ou encore que cela est réservé aux « happy few », à l'élite. Et c'est ainsi que la pensée poursuit ses actions pernicieuses, apeurée, cruelle, futile et toujours instable, même si sa vanité lui permet d'affirmer que la stabilité s'exprime dans ses actes, dans ses recherches, dans le savoir qu'elle a accumulé. Le rêve devient une réalité qu'elle alimente. Ce que la pensée a rendu réel n'est pas la vérité. Le rien n'est pas une réalité, mais c'est en cela que réside la vérité. Le petit trou, le soi, est la réalité de la pensée, ce squelette sur lequel elle a édifié toute son existence : la réalité de sa division, sa douleur, sa souffrance et son amour. La réalité de son ou de ses dieux, c'est la structure soigneusement élaborée de la pensée, et cela comprend ses prières, ses rituels, son culte romantique. Dans cette réalité n'entre aucune stabilité, aucune clarté.

Le savoir acquis par le soi, c'est le temps, la longueur, la largeur, le volume. On peut l'entasser, s'en servir comme d'une échelle pour accéder au devenir, pour améliorer, réaliser. Ce savoir ne peut aucunement libérer l'esprit du fardeau de sa propre réalité. Vous êtes ce fardeau. La vérité réside dans le fait de le voir, de comprendre cela. Cette

vérité ne participe pas de la pensée. Voir cela, c'est agir. Cette action naît de la stabilité, de la clarté, de la vacuité.

Malibu, le 23 avril 1975

Quarante-sixième visite

Chaque créature vivante possède sa propre sensibilité, sa propre façon de vivre et sa propre conscience, mais l'homme présuppose que tout en lui est supérieur et c'est ainsi qu'il perd son amour, sa dignité et devient insensible, vide et destructeur. Dans la vallée des orangers, les arbres du printemps portaient fleurs et fruits, la matinée était claire et belle. Les montagnes, vers le nord, étaient saupoudrées de neige. Elles étaient dépouillées, rudes et distantes mais sous le ciel d'un bleu tendre du petit matin, elles semblaient très proches. On croyait pouvoir les toucher. Elles exprimaient ce sentiment d'éternité lié à leur indestructible majesté, et cette beauté qui naît d'une grandeur intemporelle. Tout était encore tranquille et l'air embaumait du parfum des fleurs d'orangers. Merveilleuse beauté de la lumière. Dans cette partie du monde, la lumière possède une qualité particulière, elle est dotée d'un rayonnement pénétrant, elle est vivante et comble le regard. Elle paraît s'insinuer au plus profond de votre conscience, ne laissant nul recoin dans l'obscurité. Tout cela suscitait une grande allégresse et chaque feuille, chaque brin d'herbe, s'en faisait l'écho. Le geai bleu sautillait d'une branche à l'autre et, pour une fois, ne poussait pas son cri strident. Admirable matinée de lumière et de profondeur.

Le temps a engendré la conscience et son contenu. Cette culture est l'œuvre du temps. Le contenu constitue la conscience. Sans lui, nous le savons, il n'est pas de conscience. Alors, il n'y a rien. Nous déplaçons les petits morceaux de cette conscience d'un domaine à l'autre, en fonction de la pression de la raison et des circonstances, mais cette action reste enclose dans le champ de la douleur, de la souffrance et du savoir. Ce mouvement est d'ordre temporel, c'est la pensée et la mesure. C'est un absurde jeu de cache-cache avec soi-même, avec l'ombre et la substance de la pensée, le passé et le futur mental. La pensée ne peut contenir ce moment, car celui-ci est hors du temps. Ce moment est la cessation du temps ; le temps s'est arrêté en cet instant, nul mouvement n'a lieu et, de la sorte, ce mouvement n'est relié à aucun autre. Étant dépourvu de cause, il n'a pas non plus de début ni de fin. La conscience ne peut le contenir. En cet instant de vacuité absolue, tout peut enfin être.

Vider la conscience de son contenu, voilà ce qu'est la méditation.

Malibu, le 24 avril 1975